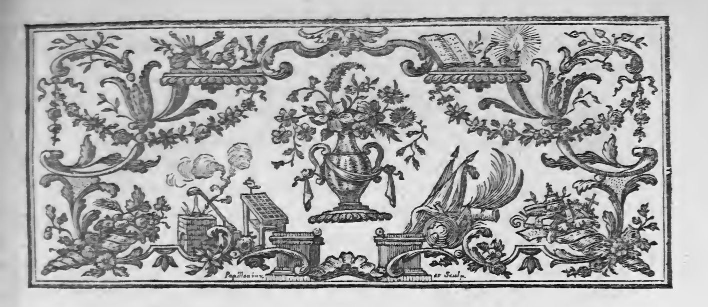


MÉMOIRE
INSTRUCTIF
SUR l'Etabliſſement fait par le Roi d'une Commiſſion ou Société & Correſpondance de Médecine.

> Pluribus demonſtrare velle hujus hiſtoriæ indigenæ neceſſitatem, ſupervacaneum fore arbitror ; nam res ipſa clarè loquitur. BAGLIVI. *Prax. Med.* Pag. 158.

TOUTES les ſciences qui ſe perfectionnent par l'obſervation, ont beſoin d'être cultivées en commun. Celui qui s'iſoleroit au milieu du monde ſçavant, perdroit un avantage infini, en ne comptant que ſur ſes propres lumieres : il s'expoſeroit à commettre les fautes les plus graves, en ne prenant conſeil que de lui-même ; il ne pourroit connoître tout au plus que quelques anneaux de cette chaîne immenſe qui forme l'enſemble des connoiſſances acquiſes ; en un mot, il ſeroit réduit

à cet état de disette qu'ont éprouvé les hommes courageux, dont les premiers fondements de la physique ont été l'ouvrage.

Entraînés par un penchant invincible, & poussés par une espece d'attraction mutuelle, on a toujours vu ceux qui ont étudié la Nature se chercher avec empressement, & se communiquer leurs connoissances avec cet amour-propre qui est satisfait lorsqu'il enseigne, & avec cette impatience & cette avidité, plus louables encore, qui brûlent d'acquérir.

Dans les siecles les plus reculés, lorsque le flambeau de la philosophie n'avoit point encore éclairé l'Univers, on comptoit seulement un petit nombre d'Ecoles où la science, couverte du voile le plus épais & le plus mystérieux, étoit encore dans son berceau. Trop foible & trop chancelante, elle ne se montroit jamais au peuple, dont maintenant elle soutient les regards, & auquel elle ose quelquefois donner des leçons.

Les sçavants alors, fort éloignés les uns des autres, n'en montroient que plus d'ardeur pour se réunir. Les voyages les plus pénibles, qui tendoient à les rapprocher & à comparer leurs observations, loin de les décourager, ne leur offroient que l'agrément de contempler la Nature dans un tableau plus étendu, & le moyen de la considérer avec d'autres yeux & sous de nouvelles faces.

Bientôt le nombre des personnes qui sentirent naître en elles le desir d'acquérir des connoissances, augmenta. La philosophie, jusqu'alors reléguée dans les temples, sortit de son sanctuaire ; & successivement l'Egypte, la Grece & l'Italie en ressentirent les heureuses impressions.

A ces siecles brillants, en ont succédé d'autres plus obscurs & plus ténébreux. Cette communication à laquelle les sciences devoient leur accroissement & leurs progrès, a été brusquement interrompue. Les horreurs de la guerre ont replongé

l'homme dans cet état de barbarie dont il ne faisoit que de sortir. Une main tyrannique & superstitieuse a détruit par le feu des ouvrages que le temps auroit respectés, & qui méritoient les honneurs de l'immortalité. Mais heureusement le germe de la philosophie & le goût des bonnes choses n'ont point été entiérement étouffés; &, semblables à cet animal fabuleux qui renaît de ses propres cendres, les sciences ont enfin sorti du tombeau que l'ignorance & le fanatisme leur avoient creusé.

Ce commerce réciproque & nécessaire entre les sçavants, que des circonstances funestes avoient interrompu, s'est rétabli peu à peu. Après avoir parlé pendant long-temps une langue barbare & étrangere dans les Ecoles, la philosophie s'est épurée au milieu des sociétés sçavantes & dans le sein des académies; & jamais elle n'a été plus recommandable par ses succès & par ses services, que depuis qu'un commerce presque universel entre ceux qui la cultivent, en a assuré l'existence & l'utilité.

Si cette correspondance & cette communication sont nécessaires aux progrès de toutes les sciences, il n'en est aucune pour laquelle ce besoin soit plus pressant que pour la Médecine. On l'a toujours regardée comme la fille de (1) l'observation & de l'expérience; & si on la considere depuis ces temps très-reculés, dans lesquels les malades étoient exposés sur les chemins publics pour recueillir des conseils utiles, ou depuis cette époque honorable pour cette science salutaire, autant qu'elle est heureuse pour l'humanité, à laquelle Hippocrate, après avoir réuni les oracles épars & consacrés dans les

(1) *Noster in hoc opere scopus pertinet, ut dilucidè cognoscatur quantùm momenti in Medicinâ afferat observatio.* BAGLIVI, *Prax. Med.* pag. 163, Lib. II.

Artem enim experientia fecit, exemplo monstrante viam. In Medicinâ, majorem vim facit experientia quàm ratio, ratio contrà majorem quàm autoritas. BAGLIVI, pag. 189.

temples, les a publiés en un corps complet de doctrine; on s'apperçoit aisément que toute sa richesse consiste dans les faits qu'elle a rassemblés, & que, par conséquent, elle ne peut espérer un nouveau degré de perfection, qu'en faisant une collection nouvelle de faits & d'observations.

Parmi les maladies très-nombreuses qui sont répandues sur la surface de notre globe, les unes semblent être destinées à maintenir l'harmonie qui regne entre ces deux puissances, dont une engendre, tandis que l'autre détruit. Elles sont de tous les temps & de tous les pays. Ce sont celles dont la Médecine connoît le mieux la nature & le traitement; & c'est à leur égard qu'elle peut faire plus heureusement, & d'une maniere plus certaine, l'application de ses principes.

Les autres, plus étendues & plus funestes, attaquent à-la-fois un grand nombre d'individus. Leur influence devient quelquefois universelle; & une identité marquée dans tous les symptômes essentiels, en constitue principalement le type. C'est à leur égard que la Médecine doit redoubler ses efforts, en tâchant d'augmenter le nombre de ses observations & de ses succès.

Les ouvrages de Sydenham, ceux de Ramazzini & de plusieurs autres modernes, offrent des détails très-intéressants sur l'histoire de plusieurs Epidémies. Ce sont ces auteurs qu'il faut se proposer pour modeles, & sur les traces desquels tout bon observateur doit marcher. Sans doute il seroit bien à souhaiter que chaque royaume eût dans ses fastes une suite de recherches sur la température & sur les maladies particulieres à chacune de ses provinces: cet ouvrage utile doit être celui des Médecins qui les habitent: ce sont eux aussi que l'on exhorte aujourd'hui à s'en occuper. Il ne faut point se dissimuler que nous sommes encore fort éloignés d'avoir atteint ce but si desirable.

C'eſt ſur-tout pour remplir des vues auſſi importantes, que le Roi a établi la Société & Correſpondance de Médecine.

Il n'y a point de pays où il ne ſe ſoit introduit quelque uſage dangereux; il n'y en a point où l'on ne trouve quelque coutume ſalutaire établie : d'où il ſuit que l'on peut profiter par-tout doublement, en diſtribuant d'une part, & en recueillant de l'autre des vérités utiles à la ſociété. Baglivi, qui a développé avec la fineſſe & l'éloquence qui lui étoient naturelles, tous les avantages d'un projet à peu près ſemblable à celui-ci, mais d'une étendue beaucoup plus vaſte & d'une exécution beaucoup plus difficile (1), obſerve très-judicieuſement que l'homme, toujours hors de lui-même, ſe fatigue outre meſure pour apprendre & pour décrire l'hiſtoire des climats (2) qu'il n'a jamais vus, & qui ne l'intéreſſent aucunement, tandis qu'il ignore ce qui eſt particulier au pays qui l'a vu naître, & qu'il eſt étranger aux détails qui concernent ſa propre ſanté.

Il ſuit de ces abus un grand nombre d'inconvénients, qui ſont tous très-contraires aux progrès de l'art & au bien-être des peuples. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé qu'un jeune Médecin, d'après la lecture d'un ouvrage dont les préceptes ne

(1) Baglivi propoſe aux différents membres d'une faculté de Médecine de ſe diviſer en deux claſſes, dont une ſe livreroit ſur-tout à la médecine pratique, tandis que l'autre feroit des recherches dans tous les auteurs qui en ont écrit ; il ajoute de plus, que chaque membre, dans l'une comme dans l'autre claſſe, ne devroit s'occuper ſpécialement que d'une maladie, dont il paroît alors que l'hiſtoire acquerroit en peu de tems toute la perfection poſſible.

(2) *Exactiſſimas regionum novi orbis hiſtorias, & hiſtorias naturæ univerſales, perficiunt ; hiſtoriam verò regionis & patriæ cui vitam debent & ſanguinem nec inveſtigant nec tenent. . . . Trahimur peregrinis & exoticis ; domeſtica verò & indigena deſpicimus.* BAGLIVI. Prax. pag. 150.

doivent être rigoureuſement mis en pratique que dans le pays pour lequel il eſt deſtiné, n'a pas fait difficulté de s'y conformer, au grand préjudice du malade, dans un autre climat dont il n'a pas été à portée de faire la comparaiſon avec (1) le premier? Les maladies propres à chaque province demandent encore une habitude particuliere. N'eſt-ce pas toujours après avoir commis les fautes les plus graves, que l'on parvient à en connoître la nature? Enfin, les erreurs populaires n'enfantent-elles pas journellement des maux de toute eſpece, qui ne ſubſiſteroient point ſi le Gouvernement étoit informé des moyens capables d'y remédier? Quoi de plus propre à lever tous ces obſtacles, qu'une correſpondance ſuivie entre tous les Médecins des provinces & ceux de la capitale, qui, en tranſmettant au public les obſervations relatives aux maladies de chaque canton, inſtruira les jeunes Médecins ſur leur nature & ſur leur traitement; & qui, mettant ſous les yeux des Miniſtres le tableau des réglements utiles qui peuvent être faits dans les provinces, indiquera les moyens que l'Adminiſtration & la Médecine peuvent employer de concert pour faire cette eſpece de bien & pour empêcher cette eſpece de mal, dont les Médecins, diſtribués dans les campagnes, peuvent ſeuls appercevoir toute l'influence & toute l'étendue, & que le Gouvernement ignorera néceſſairement, tant qu'il n'y aura pas entr'eux & lui une perſonne intermédiaire qui ſoit en état d'apprécier & de faire valoir leurs obſervations, & dans laquelle ils puiſſent mettre toute leur confiance?

Ce n'eſt donc point ſur les cas rares & extraordinaires que

(1) *Et ſanè multi errores quos vel in diætetandi ratione, vel in determinandâ remediorum quantitate & uſu, committimus, non aliundè interdum proveniunt, quàm ex talis hiſtoriæ ignoratione.* BAGLIVI. Prax. Lib. I. pag. 158, 159.

nous exhortons ceux qui voudront bien correſpondre avec nous, à fixer uniquement leur attention. Il convient ſur-tout d'éviter le mauvais goût de certains phyſiciens que le merveilleux ſeul intéreſſe, qui ne ſont contents que quand ils admirent, & pour leſquels la Nature n'a rien de frappant que ce qui paroît ſortir de ſes bornes ordinaires. C'eſt principalement ſur les détails de la pratique journaliere, que l'on deſire avoir des éclairciſſements (1). Les grands fléaux ne ſont pas toujours ce qui nuit le plus à la ſociété : il eſt des cauſes plus lentes, mais plus durables ; & qui ſont d'autant plus dangereuſes, que l'on s'en défie moins, & que l'on y eſt preſque accoutumé. Ce ſont elles dont il eſt à ſouhaiter que l'on s'occupe ſpécialement, ſans oublier cependant tout-à-fait ces phénomenes extraordinaires dont la rareté fait ſouvent tout le mérite.

Déja, ſur le ſimple expoſé de quelques queſtions concernant les Epidémies, & qui ont été diſtribuées par ordre de M. le Contrôleur général, les Médecins des provinces ſe ſont empreſſés d'envoyer des Mémoires, dans pluſieurs deſquels on reconnoît la touche des plus grands maîtres, & qui contiennent tous des faits intéreſſants & dignes de l'attention des praticiens. C'eſt ce zele, c'eſt cette bonne volonté, c'eſt cette abondance de bonnes obſervations miſes ſous les yeux du Miniſtre, qui ont fait naître l'idée du nouvel établiſſement, & qui lui ont mérité le ſceau de l'autorité royale. N'a-t-on pas droit d'attendre que les vues bienfaiſantes de Sa Majeſté ſeront remplies, & que chaque Médecin ſe fera un devoir d'être utile, par ſon travail, au pays qu'il habite, & de l'être, par ſa correſpondance, aux

(1) *Qui morborum hiſtorias non paradoxas, non raras, non admirationis movendæ causâ traditas exponunt, ſed morborum frequenter occurrentium fideliter & ad vivum delineatas.* Baglivi, pag. 184.

autres provinces qui lui fourniront le même tribut, & qu'il eſt d'ailleurs de ſa générosité d'obliger ſans intérêt ?

Afin qu'il ne reſte aucun doute ſur les objets auxquels les Médecins correſpondants ſont priés de donner leur attention, on a cru devoir leur offrir les réflexions ſuivantes, qui réuniſſent tout ce qui tient de plus près au nouvel établiſſement.

I°. Comme les Epidémies en ſont l'objet principal, ce ſont elles auſſi dont on s'occupera avec le plus de ſoin. Leur étude, outre qu'elle eſt très-périlleuſe pour le Médecin, préſente d'ailleurs un grand nombre d'obſtacles, qui s'oppoſent à ce que l'on en approfondiſſe la nature, à ce que l'on remonte à leurs cauſes, & ſouvent à ce que l'on puiſſe les traiter avec ſuccès. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de conſulter les auteurs qui en ont le mieux écrit l'hiſtoire, & de voir ce qu'ils nous diſent ſur leurs différences, ſur leurs dangers, & ſur les moyens qu'ils ont employés pour leur guériſon.

Il faut que les variétés des Epidémies ſoient bien nombreuſes, puiſque, ſuivant l'avis de Sydenham, celles qui ſe reſſemblent le plus au premier coup d'œil, ſont au fonds très-différentes les unes des autres (1). Il eſt donc bien important de fixer, autant qu'il eſt poſſible, ſes idées à cet égard.

Une diſtinction qu'il convient ſur-tout d'établir, eſt celle qui diviſe ces maladies en printanieres & automnales (2), (3), (4). Les premieres commencent dans le mois de Janvier. Leur état eſt dans l'équinoxe Vernal, & leur déclin vers le ſolſtice d'Eté. C'eſt ainſi que l'on voit décroître ſenſiblement, à cette

(1) Sydenh. *Oper.* T. I, pag. 25.
(2) Sydenh. *Oper.* T. I, pag. 23 & 24.
(3) Hoffmann, T. II, *in*-4°, pag. 424.
(4) Ramazz. *in Orationibus ſuis*, & Wan-Swieten, T. V, pag. 138.

époque,

époque, les petites-véroles, les rougeoles & les fievres tierces. Les maladies automnales commencent dans le mois d'Août; l'équinoxe d'Automne paroît leur donner de l'intensité, & le froid de l'Hiver les dissipe pour l'ordinaire. De ce nombre sont les dyssenteries, les douleurs d'entrailles, le cholera-morbus & la fievre quarte. Sydenham (1) y range aussi les fievres tierces irrégulieres, qui se prolongent quelquefois jusqu'à l'Hiver. Il n'est pas rare de voir les petites-véroles naître avec le Printemps, prendre des forces pendant l'Automne, & continuer leurs ravages jusqu'aux premiers froids. Les maladies automnales sont les plus opiniâtres & les plus dangereuses: aussi les regarde-t-on comme celles qui doivent déterminer le caractere de la constitution. L'équinoxe paroît aggraver encore le pronostic. C'est sur-tout la maladie qui regne pendant celui d'Automne, que l'on regarde comme la prédominante, & comme méritant le plus d'attention & de soins (2). On peut dire, au contraire, que les solstices sont les deux temps de l'année dans lesquels les Européens jouissent d'une meilleure santé.

Les Epidémies ont ordinairement un type déterminé. On a même remarqué que les maladies qui paroissent pendant leur regne, offrent une partie de leurs symptômes (3), (4). C'est ainsi que Sydenham a observé des fievres varioleuses & dyssentériques. Mais il arrive quelquefois qu'une irrégularité singuliere dérange leur cours, & que l'observateur étonné ne peut pas même alors être conduit par le secours de l'analogie. Sous ce point de vue, les épidémies peuvent & doivent être divisées en régulieres & anomales, que Sydenham & Ba-

(1) Sydenh. T. I, pag. 23.

(2) *Autumnus morborum nutritor.* Avicen. fen. 2.

(3) *Cæteris in ejus ditionem quasi redactis.* Sydenh. pag. 24.

(4) Ramazz. T. I, pag. 105.

glivi appellent auſſi fievres de mauvais caractere, *mali moris*.

De ce qu'une maladie attaque un grand nombre de perſonnes à-la-fois, il n'en faut pas conclure qu'elle eſt contagieuſe. Elle peut n'être que l'effet d'une cauſe générale & commune à la plus grande partie des habitants d'un canton. Ainſi l'on voit, dans un temps de diſette, les perſonnes aiſées exemptes des maladies qui affligent le peuple. Ces exceptions, dont les auteurs fourniſſent beaucoup d'exemples, prouvent aſſez que la contagion n'a pas toujours lieu dans les épidémies; mais il ne faut pas pouſſer ces conſéquences à l'extrême, & croire avec Deidier, contre toute évidence, que la peſte ne ſe communique point d'un individu à l'autre. Sous ces rapports, les Epidémies ſont donc contagieuſes ou non contagieuſes. Il eſt cependant vrai de dire que les maladies qui ne ſont pas ſuſceptibles de communication, ſont pour l'ordinaire ſporadiques (1).

Par une bizarrerie ſinguliere, les Epidémies ſemblent quelquefois reſpecter une claſſe de citoyens, & ſévir ſpécialement ſur une autre. Degnerus rapporte que, dans la dyſſenterie de Nimegue, les François furent épargnés (2). La ſuette qui régna à Londres en 1551, n'attaqua point les étrangers; & on aſſure que les Anglois qui voyageoient pour lors en différents royaumes, n'en furent pas exempts (3). On lit, dans la collection des ouvrages publiés ſur la peſte de Marſeille (4), que ce fléau enleva tous les boulangers de la ville, ſans excep-

(1) Les maladies *ſporadiques* ſont celles qui attaquent diverſes perſonnes en différents temps & lieux; les *épidémiques*, outre qu'elles ſont très-répandues, ſont pour l'ordinaire particulieres à un certain temps ou à une certaine ſaiſon, & les *endémiques* le ſont à certains lieux.

(2) Degn. *de Dyſſent.*

(3) Encycl. mot *Peſte.*

(4) Traité de la Peſte, *in*-4°.

tion. Cardanus (1) obſerve que la peſte de Bâle n'attaqua que les Suiſſes, & ne ſévit point ſur les François, Eſpagnols & Italiens qui étoient pour lors dans cette ville. Ramazzini parle d'une Epidémie qui, dans les environs de Modene (2), n'enlevoit que les payſans, & quelquefois les ouvriers. Caïus Britannus (3) a remarqué que la ſuette attaque moins le peuple que les perſonnes aiſées. Ces obſervations n'ont rien d'étonnant pour ceux qui ont lu, dans Hippocrate, qu'une Epidémie régna parmi les ſeuls eſclaves. Souvent auſſi les hôpitaux, les priſons, les camps, & l'équipage d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux dans une flotte, ſont uniquement ravagés par ces fléaux. Enfin il arrive quelquefois que les Epidémies ſont générales, & qu'aucun âge, aucune condition, ne ſont épargnés (4) : on peut donc encore les diviſer en univerſelles & en particulieres.

Les Epidémies n'offrent quelquefois qu'une ſeule maladie bien iſolée : quelquefois auſſi elles réſultent de l'aſſemblage de pluſieurs léſions dont une forme la trame principale. Appuyons cette propoſition par des exemples. Sydenham donne l'hiſtoire d'une fievre à laquelle les accidents de la pleuréſie ſe joignirent; il parle auſſi d'une autre Epidémie qui ſe compliqua avec pluſieurs ſymptômes de la petite-vérole. En 1665 Ramazzini a vu de même la dyſſenterie ſe joindre à la fievre principale. C'eſt toujours vers cette derniere qu'il convient de diriger le traitement en faiſant auſſi la médecine du ſymptôme accidentel, lorſque le cas eſt aſſez preſſant pour le requérir. Il faut alors décompoſer la maladie, & faire ſur-tout une attention ſpéciale à

(1) *De Peſte Baſilienſi.*

(2) *Orat.*

(3) *De Ephem. Britann.*

(4) *Proindè cujuſvis ætatis, ſexûs, & victûs generis, eodem morbo laborant.* Hipp. *lib. de Nat. Hum.*

la naiſſance plus ou moins prompte des accidents qui en ſont le caractere.

Il ſe préſente ici une queſtion très-intéreſſante à réſoudre; ſçavoir, juſqu'à quel point les maladies qui paroiſſent en même temps qu'il regne une conſtitution épidémique, qui en different à beaucoup d'égards, & qui cependant en reçoivent toujours les influences d'une maniere plus ou moins marquée, & que l'on connoît ſous le nom de *maladies intercurrentes*, requierent un traitement ſemblable ou au moins analogue à celui de la fievre épidémique régnante, & quels ſont les rapports de leur nature, & des méthodes qu'il convient d'employer en général pour leur guériſon.

La marche des Epidémies n'eſt pas moins variée que leurs ſymptômes. Quelquefois c'eſt une fievre intermittente, qui ſe démaſque après les premieres attaques. Les médecins de Livourne, conſultés ſur la nature de la maladie qui déſoloit l'équipage du vaiſſeau auquel on attribua la naiſſance de la peſte de Marſeille, la regarderent unanimement comme une ſimple fievre maligne. On aſſure que la peſte de Veniſe commença par l'angine & par la pleuréſie. Une incertitude d'un autre genre a caché la nature de la peſte de Moſcou dans ſon principe. Si elles ont quelque choſe de conſtant, c'eſt dans l'ordre de leur accroiſſement, de leur vigueur & de leur diminution : ces nuances ont été preſque toujours obſervées, ſi l'on en excepte les cas dans leſquels des moyens violents ont détruit la cauſe & l'effet tout enſemble. C'eſt ainſi qu'une tempête, un incendie ou la coupe d'une montagne, ont diſſipé avec promptitude & ſûreté des Epidémies funeſtes, & qui duroient depuis long-temps.

Tout le monde ſçait que les maladies populaires different encore beaucoup par leurs dangers & par leur durée : il ſuffit, pour s'en convaincre, de comparer la ſuette à ces peſtes lentes,

on diroit presque chroniques, décrites par Chicoineau ; les petites-véroles de mauvais caractere, à ces rougeoles bénignes & de peu de durée ; les fievres quartes opiniâtres, aux quotidiennes vernales & pléthoriques ; & les fluxions de poitrine malignes & putrides, à ces rhumes éphémeres qu'un brouillard fait naître, & que le caprice d'une nation frivole appelle d'un nom qui devient une affaire de mode, ainsi que la maladie.

On ne sçauroit mieux finir ces réflexions sur les différences des Epidémies, qu'en rapportant une division qui se trouve dans Baillou. Cet auteur (1) considere les maladies fébriles comme ayant leur siege, les unes dans l'estomac, & les autres dans les vaisseaux. Ruker & Burchard (2) ont aussi particuliérement insisté sur les maladies des premieres voies. En laissant de côté l'explication physiologique, sur laquelle on pourroit faire de longues & d'inutiles remarques, hâtons-nous d'aller aux conséquences que l'on peut tirer avec Baillou de cette division. Lorsque les fievres offrent des symptômes de plénitude, de saburre & de putridité dans les premieres voies, c'est aux émétiques, aux purgatifs, aux acides & aux antiseptiques, qu'il faut donner toute sa confiance : lorsque, au contraire, les symptômes prédominants sont ceux d'une inflammation vive, c'est aux saignées & aux délayants qu'il faut avoir recours.

On ne peut rechercher les causes des Epidémies que dans les corps qui nous environnent, ou au dedans de nous-mêmes ; & ce dernier genre de cause tenant toujours au premier, il s'ensuit que c'est lui dont la recherche doit le plus occuper les médecins. Les aliments peuvent sans doute donner naissance aux ma-

(1) *Febres aliæ venosæ sunt, aliæ gastricæ.* Liv. II. Epid.
(2) *De Mesenterio multorum malorum sede.* Ruker.
De Febribus Mesentericis acutis. Burchard.
Mesenterium vapulans. R. Coppel.

ladies populaires. Plusieurs fois les eaux corrompues, bourbeuses ou chargées d'insectes, ont occasionné des dyssenteries & des squinancies opiniâtres. Les maladies causées par les aliments de mauvaise qualité dans les sieges & dans les armées, ne font-elles pas souvent plus de ravages que la guerre elle-même. On a vu le mauvais état de la moisson & des grains précéder & annoncer les Epidémies les plus funestes. Les historiens nous apprennent qu'en Grece, du temps d'Empédocles, la rouille générale des plantes en fut le présage. Fracastor (1) & Ramazzini fournissent aussi des faits qui tendent à prouver la même assertion.

L'air a toujours été regardé comme le foyer des maladies putrides & contagieuses. C'étoit l'opinion d'Hippocrate & de Galien : c'est aussi celle de la plupart des modernes ; & Van-Swieten la regarde comme universellement adoptée par les médecins. On a même été jusqu'à croire que la propre substance de ce fluide pouvoit s'altérer par une espece de putréfaction (2). Rapportons les arguments sur lesquels on s'appuie pour prouver qu'il peut être le réceptacle de molécules malfaisantes & nuisibles. Plusieurs fois des vapeurs meurtrieres se sont exhalées d'un puits ou d'un souterrain. Outre les exemples très-récents que l'on pourroit citer, Albert le Grand parle d'un puits ouvert à Padoue avec le plus grand danger pour les assistants. Georges Agricola fait mention de plusieurs mines qui laissent échapper une fumée mortelle. Le docteur Pringle a vu des fievres malignes & des dyssenteries occasionnées par l'odeur de la gangrene, par la vapeur infecte des eaux d'un hydropique, & par les exhalaisons du sang humain putréfié. Chomel rapporte qu'à l'ouverture d'un caveau plusieurs per-

(1) *De Febr. lenticul.*
(2) *Valleriola. Loc. comm.* pag. 266.

ſonnes ont été ſuffoquées. La Gazette de France (1) fait mention d'un accident terrible, arrivé à Saulieu en Bourgogne, où la mort de pluſieurs perſonnes a été cauſée par l'ouverture d'une ſeule foſſe. Caïus Britannus a vu une épidémie accompagnée de nuages épais & fétides (2) : la même choſe eſt arrivée à Veniſe (3). Enfin, le vent du midi eſt celui que l'on accuſe le plus ordinairement de propager la contagion, & qui, par ſon ſouffle brûlant, eſt capable en effet d'en favoriſer les progrès (4).

Si l'on ne donne à ces arguments que l'extenſion convenable, on en conclura ſeulement qu'une certaine partie de l'atmoſphere infectée, a communiqué les maladies dont il vient d'être queſtion. Mais les obſervations précédentes ne prouvent pas que l'atmoſphere entiere d'un pays puiſſe être imprégnée de vapeurs contagieuſes. Inutilement d'ailleurs on s'efforceroit d'en démontrer la poſſibilité. La maniere dont pluſieurs perſonnes ſe ſont préſervées de la contagion dans les peſtes les plus affreuſes, en évitant les communications ſuſpectes, prouve ſans réplique que toute la maſſe de l'air n'étoit point alors infectée. La naiſſance & les progrès des maladies épidémiques, ſous un ciel pur & ſerein, militent encore pour notre opinion. Enfin elle reçoit de nouvelles forces par l'aveu de Sydenham, qui, après des obſervations météorologiques très-multipliées & très-exactes, convient que la température de l'air, le chaud & le ſec, n'ont pas autant d'influence qu'on le croit ordinairement, & qu'il n'a jamais pu en tirer aucunes lumieres (5). Il eſt donc

(1) Lundi, Juin 1773.
(2) *De Ephem. Britann.*
(3) Sorbait, *Conc. Medic. de peſte Viennenſie.*
(4) *Auſter tanquàm morborum peſtilentium parens.* Ramazzini.
(5) *Me tamen nihilum quidem hactenùs promoveri ſentio.* Pag. 22.

bien démontré qu'une petite quantité d'air eſt ſouvent infectée, mais que la maſſe totale ne l'eſt pas, même dans les peſtes les univerſelles &c. les plus meurtrieres. Peut-être les molécules vireuſes n'ont pas autant de légéreté qu'on l'a cru juſqu'ici. Cependant il paroît aſſez démontré que les vents tranſportent quelquefois la contagion : toutes ces vérités ſont faciles à concilier. Les différents courants d'air peuvent ſe charger de vapeurs mal-faiſantes, qu'ils arrachent en quelque ſorte aux petites atmoſpheres des corps infectés ; & cette eſpece de migration doit être d'autant plus dangereuſe, que les molécules ſont concentrées ſous un plus petit volume. Le vent peut donc être quelquefois le véhicule de la contagion, quoiqu'elle ne ſoit pas répandue dans toute la maſſe d'air.

Il n'eſt nulle part plus chargé de molécules étrangeres & malfaiſantes, que dans le voiſinage des marais, ou des terrains bas, humides & inondés, ſur-tout lorſqu'ils commencent à ſe deſſécher. Les végétaux & les inſectes qui ſe décompoſent alors, laiſſent échapper des émanations putrides très-abondantes. Lancifi, qui a traité cette matiere de ſorte à ne rien laiſſer à deſirer, obſerve que les marais qui ſont ſitués au ſud ſont, de tous, les plus dangereux, ſur-tout lorſque le vent du midi ſouffle pendant leur deſſéchement. Il a pluſieurs fois eu occaſion d'obſerver que l'on contracte très-facilement des maladies, lorſque l'on paſſe la nuit & que l'on s'abandonne au ſommeil dans des lieux ſemblables (1) : il cite la ville de Piſe (2), qui a été délivrée de maladies funeſtes par le deſſéchement des marais qui l'environnoient. On peut trouver dans notre France des exemples ſemblables. Les habitants des villes de Paris & de Bordeaux ne jouiſſent-ils pas d'une ſanté beaucoup plus conſtante, & ne ſont-ils

(1) Lanciſi, *de noxiis paludum effluviis*, pag. 63.

(2) Pag. 9.

ils pas exempts des maladies peſtilentielles qui étoient précédemment très-fréquentes & très-meurtrieres, depuis que les terrains humides & marécageux, qui les entouroient alors, ont été deſſéchés & rendus habitables? Il eſt encore un abus qui tient de très-près à celui-ci, & qui ſur-tout peut être de la plus grande conſéquence dans un pays déja mal-ſain par lui-même. C'eſt l'uſage où l'on eſt de laiſſer le lin croupir dans des eaux ſtagnantes, qui, en ſe pourriſſant, exhalent une odeur très-fétide, & qui, en s'écoulant, peuvent communiquer leur mauvais caractere aux autres eaux du voiſinage. Aucune de ces conſidérations ne doit échapper au médecin qui ſe propoſe de remonter à la ſource des maladies populaires.

A ces réflexions, joignons un extrait de ce que les anciens ont écrit ſur les variations de l'air.

L'air étant un des éléments qui entrent dans la ſtructure de nos organes, & ſervant d'ailleurs aux uſages importants de la reſpiration (1), celui qui veut jouir d'une bonne ſanté doit choiſir une habitation ſous un ciel pur & tempéré (2); une chaleur exceſſive énerve & deſſeche les fibres. Ariſtote a remarqué que la vie des Ethiopiens & des Lybiens, peuples expoſés à une très-grande chaleur, étoit courte & traverſée par une infinité de maladies. Hippocrate, perſuadé de l'exiſtence de l'air par ſes effets, & qui le croyoit l'aliment des eſprits, inſiſtoit pour cette raiſon, plus que tout autre, ſur la néceſſité de le reſpirer pur & dégagé de toutes molécules étrangeres (3). Les anciens ſçavoient que ce fluide, lorſqu'il eſt mal-ſain, affecte non-ſeulement le poumon, mais encore l'eſtomac & le tube in-

(1) Avicen. Fen. *Pri.* c. 2.

(2) Columel. cap. 3; & Varro, lib. *de re Ruſti*, cap. 5.

(3) Hipp. lib. *de Flatibus.*

teſtinal (1). Hoffmann a renouvellé cette aſſertion; & il croit que, dans les maladies contagieuſes, la ſalive eſt primitivement infectée (2).

Parmi les ſaiſons, l'Automne, ſuivant Galien (3) & Avicenne (4), eſt principalement redoutable par l'inconſtance de ſa température. Avant eux, Hippocrate (5) l'avoit regardé comme très-fécond en maladies, & comme funeſte aux perſonnes attaquées d'étiſie, & à celles qui ſont foibles & épuiſées. Galien (6) avoit remarqué que les fruits d'Automne n'ont pas autant de ſuc que ceux d'Eté, & ſont plus petits. Dans cette ſaiſon, la fibre, plus ſouple & moins tendue que pendant l'Eté, ſoutient également l'action des purgatifs & celle des émétiques (7). Le Printemps plus riant, plus agréable, ſuccédant d'ailleurs à une ſaiſon froide & pluvieuſe, a reçu les éloges de tous les médecins : ils l'ont regardé comme un temps d'effort commun, dans lequel le ſang ſe forme en plus grande quantité, & a plus beſoin d'être évacué (8). Galien l'accuſe cependant de donner naiſſance aux dyſſenteries (9). Parmi nous, c'eſt l'Automne qui mérite ſur-tout ce reproche. Hoffmann ne fait pas autant l'éloge du Printemps, que les anciens. Il le regarde avec raiſon comme une ſaiſon fort incertaine, & ſuſceptible d'un

(1) Galen, *lib.* 2, *Aphor. Comm.* 17.
(2) Tom. I, *in-fol.* cap. 11.
(3) *Lib.* 3, *Aphor. Comm.* 22 & 10.
(4) *Fen.* 2, cap. 6.
(5) *Aph.* lib. 3, *Aph.* 10 & 22.
(6) Lib. 2, *de Aliment.*
(7) *Autumno poſſunt fieri evacuationes per ſuperiora & inferiora* Hipp. Lib. 4, *Aph.*
(8) Hipp. lib. *de Nat. hum. & de Salub. diæta*, & lib. 3, *Aph.* 9.
(9) *Comm.* 1, lib. *de Nat. hum.*

grand nombre de variations dans les degrés de chaud & de froid (1). L'Automne & le printemps étant les deux paſſages de l'Hiver à l'Eté, doivent partager ce caractere entr'eux. Il eſt hors de doute que plus ces variations ſont marquées, plus auſſi la ſanté doit ſouffrir. C'eſt ſur l'inſenſible tranſpiration qu'elles agiſſent principalement. Tantôt elle ſe fait avec abondance & facilité, bientôt après elle eſt ſuſpendue; & le pere de la Médecine nous apprend que, ſi elle n'eſt pas alors ſuppléée par les ſueurs ou par les urines, elle indique une pourriture & une décompoſition dans les humeurs (2). Pendant l'Eté, les fluides ſont plus âcres, & les fibres plus tendues (3); par conſéquent les purgatifs doivent beaucoup irriter. Les vomitifs ſont, ſuivant l'eſprit des anciens, les remedes qu'il convient d'employer alors, lorſque l'on eſt abſolument obligé d'évacuer par un moyen quelconque (4). Galien remarque que l'Eté eſt quelquefois troublé par des fievres tierces, qu'une ſaignée vers la fin du Printemps prévient & empêche (5). L'Hiver, dont la conſtitution eſt froide & humide, donne des forces aux perſonnes robuſtes; mais il nuit aux perſonnes foibles & délicates. La tranſpiration ſupprimée, ſur-tout dans les gens gras & en embonpoint, augmente l'abondance de la pituite & de la ſéroſité (6). L'impreſſion du froid ſur les fibres, & le ton qu'il augmente en les reſſerrant, leur donnent quelquefois le degré de tenſion & de mobilité qui leur manquoit pour opérer la criſe de

(1) Hoff. *de Epid. orig.* Tom II, *in*-4°.

(2) Hipp. *Aph.* 3.

(3) Hipp. *de rat. vict. in acutis.*

(4) Gal. lib. 4, *Aph. Comm.* 4 & 7.

(5) Gal. lib. 6, *Aph. Comm.* 4.

(6) Hipp. lib. *de Nat. hum.* & Gal. *ad Comm.*

certaines maladies d'Eté (1). Cette action du froid eſt quelquefois aſſez vive pour porter le trouble dans la machine. Hoffmann, a vu dans un Hiver tous ſes malades ne pouvoir dormir lorſque le thermometre étoit très-bas (2). Ailleurs il dit qu'après les paſſions qui troublent l'ame, & les poiſons qui détruiſent le corps, rien n'eſt ſi dangereux que les changements ſubits de l'air. Sydenham craint plutôt une ſecrete altération & un changement intime qu'il ſoupçonne, mais qu'il n'entreprend pas de définir, dans la conſtitution de ce fluide (3).

Non-contents d'expoſer d'une maniere générale ce que l'on doit eſpérer ou craindre des ſaiſons, les anciens ont encore donné les détails les plus circonſtanciés ſur leur combinaiſon avec le froid & le chaud, le ſec & l'humide (4). Ils ont toujours obſervé les fievres dans leurs rapports avec les quatre conſtitutions de l'année, dont elles reçoivent les influences. Apperçues de cette maniere, elles fourniſſent une foule de conſidérations utiles, ſur leſquelles nous exhortons les médecins des provinces à inſiſter ſpécialement; bien perſuadés qu'il eſt de la plus grande importance que l'on fixe enfin ſes idées ſur l'influence des variations, & ſur celle de la conſtitution générale de l'atmoſphere, ſoit qu'on la regarde comme la cauſe premiere des Epidémies, ſoit qu'on la croie ſeulement capable d'en accélérer & d'en favoriſer le développement, ſoit enfin qu'elle puiſſe en changer les ſymptômes & en aggraver le pronoſtic, ou par une diſpoſition plus heureuſe en diminuer les ravages, en ramenant la ſalubrité.

Suivant les anciens, un Printems pluvieux, & pendant le-

(1) *Hiems æſtivos morbos ſolvit.* Hipp.

(2) Tom. II, *in*-4°, pag. 415.

(3) Sydenh. Tom. I, ſect. 1.

(4) Hipp. *de Aëre, aquis & locis.*

quel souffle le vent du midi, après un Hiver sec & froid, annonce un Eté fiévreux. Un Printemps sec & orageux, après un Hiver pluvieux & très-doux, leur a toujours paru menacer la poitrine de fluxions, & le ventre de dyssenteries (1). Les chaleurs excessives de l'Eté, suivies par un Automne pluvieux & froid, ont presque toujours été des présages certains d'Epidémies. Parmi les modernes, Diemerbroeck observe qu'un Printemps chaud & humide, suivi d'un Eté chaud & sec, & d'un Automne à peu près semblable, disposa de son temps les humeurs à la putridité, & à la peste qui en fut la suite (2). Ramazzini fait l'histoire d'une Epidémie survenue après un Hiver sec, froid & sans nuages, dans une saison tellement mal-saine, que les vers à soie refuserent de prendre leur nourriture, & qu'aucun fruit ne mûrit convenablement (3). Sydenham se plaint beaucoup de la chaleur jointe à l'humidité. Mais cette constitution n'est pas la seule à craindre; car il décrit une peste précédée par un Hiver dont le froid & la gelée se prolongerent jusqu'au Printemps (4). Le même auteur s'est convaincu, par son expérience, que la saison qui tient le milieu entre le Printemps & l'Hiver, est très-propre à produire des Epidémies (5). Mais on doit regarder celles qui commencent pendant l'Automne, comme devant être plus opiniâtres & de plus longue durée (6). Hoffmann remarque, d'après Primerose (7), qu'un Eté modérément chaud après un Hiver humide, est bon aux vieillards

(1) Hipp. *ibid.*
(2) *De Pest.* pag. 8.
(3) *Orat.* 15, *& Constit. urban.*
(4) Pag. 64.
(5) Pag. 66. *Constit.* an. 1665.
(6) Pet. Pascal. *de Feb. pest.*
(7) *De Errat. Vulg. Epid.*

& aux hypocondriaques. Il attend, en général, beaucoup de bien d'une ſaiſon ſeche & froide; & il craint tout d'un Hiver tiede & pluvieux, ſuivi par un Printemps froid, ou d'un Printemps pluvieux, auquel ſuccede un Eté très-chaud (1). Enfin Th. Short, dans ſes nécrologes, prouve que dans les pays froids il meurt plus de perſonnes pendant les mois d'Hiver, qui précedent l'equinoxe du Printemps, que pendant ceux d'Eté qui précedent l'équinoxe d'Automne, & que les morts ſuivent une proportion contraire dans les pays chauds; différence qu'il eſt bon de ſçavoir, & ſur laquelle il eſt à ſouhaiter que l'on faſſe de nouvelles obſervations.

Il réſulte de ces principes, que l'on doit craindre ſur-tout 1° les excès du froid & du chaud continués trop long-temps; 2° les changements précipités & les paſſages qui ſe font ſubitement de l'un à l'autre; 3° la continuation du chaud & de l'humidité, que les auteurs appellent ſouvent du nom de *ſaiſon tiede* (2), & l'humidité ſuivie d'une chaleur exceſſive. Finiſſons ces remarques, & obſervons avec Bacon, que le Médecin qui ſe propoſe de remonter juſqu'à la cauſe d'une Epidémie, doit plutôt faire attention à la ſaiſon qui a précédé, qu'à celle qui eſt préſente, parce que la cauſe diſpoſante a néceſſairement agi avant que ſon effet ait pu ſe faire appercevoir.

La connoiſſance des vents n'a pas paru moins importante aux anciens, que celle des ſaiſons (3). Suivant eux, les vents les plus froids ſont les plus ſains. Les climats glacés où ils prennent leur caractere, reſſerrés par le froid, ne laiſſent échapper au-

[1] *De Epid. orig.* Tom. II, *in*-4°.

[2] *Tepidas tempeſtates vel Conſtitutiones*, ainſi appellées dans pluſieurs endroits des ouvrages d'Hoffmann, de Sydenham & de Ramazzini.

[3] Hipp. lib. *de Aëre, Aq. & Loc.*

cunes molécules malfaiſantes dont ils puiſſent ſe charger (1). La ſanté ferme & robuſte des peuples ſeptentrionaux en eſt une preuve. Les Germains, les Scythes & les Getes, ſont cités en exemple par les anciens (2). Les ſeuls défauts qu'Hippocrate reproche aux vents du Nord, c'eſt d'attaquer un peu les poitrines délicates, d'affecter les yeux, & de donner naiſſance à pluſieurs eſpeces de fluxions (3). Il les regarde d'ailleurs comme propres à donner aux ſens une nouvelle activité (4). Les vents du Midi, ſuivant le même auteur, ont un effet contraire à celui des vents du Nord, & ſont capables de détruire toutes les bonnes impreſſions de ces derniers (5). Chargés le plus ſouvent de molécules malfaiſantes, qui ſe raſſemblent en maſſe pour mieux ſuivre le torrent de leurs courants, ils portent par-tout de mauvaiſes diſpoſitions ; ils affoibliſſent les fonctions animales, & ſur-tout les organes des ſens ; ils chargent la tête, & favoriſent la putréfaction. Le vent d'Oueſt n'eſt pas à beaucoup près auſſi mal-ſain ; il faut cependant convenir, avec Celſe, que le mieux eſt de l'éviter. Celui d'Eſt eſt bien plus doux & plus ami de notre conſtitution. Déja échauffé par les rayons du ſoleil naiſſant, il porte avec lui aſſez de chaleur pour ranimer le ſyſtême irritable & ſenſible ; & il n'en porte pas aſſez pour en deſſécher les fibres. Il eſt rare, en effet, que l'on ait à s'en plaindre. Les vents de la Méditerranée ſont vifs & froids. Les vents de Mer ſont en général humides & peſants. L'agitation du mercure dans le tube du barometre, ſans cauſe manifeſte, doit faire ſoupçonner une tempête ; & celle-ci apportera probable-

[1] Ariſtot. lib. 2, *Meteor.* cap. 4.

[2] Conſultez Valleriola, pag. 298.

[3] Lib. 3, *Aph.*

[4] *Ibid. eod. loc.*

[5] Hipp. lib. *de Morb. ſac.*

ment un changement dans la conſtitution actuelle des habitants. On peut ajouter que l'inſenſible tranſpiration de toute la ſurface du corps, & celle du poumon, ſont celles de toutes les fonctions qui ſouffrent le plus de l'inconſtance des vents.

Telles ſont les principes expoſés par les auteurs les plus anciens. Je n'ai fait, en quelque ſorte, que les traduire & les rapprocher les uns des autres; c'eſt encore ſur eux que s'appuie la médecine moderne. Plus livrés que nous aux détails de l'agriculture, plus amis de la vie ſimple & rurale, les Médecins de l'antiquité ont dû mieux obſerver les variations de l'athmoſphere. L'étude de l'aſtrologie les rapprochoit encore de ce genre de connoiſſances. Les Médecins qui parmi nous peuvent s'occuper le plus utilement des obſervations météorologiques ſont, ſans contredit, ceux qui, loin du tumulte des villes, ſont ſans ceſſe ramenés à ce travail par leur poſition, & par l'exemple des laboureurs avec leſquels ils partagent les plaiſirs de la vie champêtre.

Il ſuit des obſervations précédentes, que l'on ne peut rien dire de poſitif ſur les ſymptômes des Epidémies en général : il faudroit raſſembler ceux de toutes les maladies, avec leſquelles elles participent. C'eſt dans les Obſervateurs de chaque ſiecle, que l'on doit en chercher le tableau. Un principe eſſentiel, eſt de faire l'attention la plus exacte au fond de la maladie régnante, & aux ſymptômes les plus preſſants. C'eſt ainſi que Camérarius a fait tous ſes efforts pour calmer une dyſſenterie qui s'étoit jointe à une maladie régnante. On lit auſſi dans Sydenham, que ce médecin a eu, dans une fievre épidémique, un coma très-rebelle à combattre. Ces eſpeces de complications aggravent beaucoup le mal, & rendent ſouvent la cure très-difficile & très-douteuſe.

Les redoublements méritent encore toute l'attention du praticien. Il doit en obſerver ſoigneuſement le type; & lorſque l'on

l'on y remarque des périodes bien décidés, l'uſage du quinquina, après l'emploi des premiers ſecours néceſſaires en pareils cas, fait ſouvent diſparoître l'accès, & la fievre reſte ſans maſque & ſans déguiſement. Réduite à ce dégré de ſimplicité, ſon traitement devient beaucoup plus facile qu'il n'étoit auparavant. On peut appuyer cette aſſertion de l'autorité de Ramazzini, qui regarde ce remede comme très-ſalutaire dans les malignes intermittentes (1). Le docteur de Haen eſt du même avis: parmi les modernes, pluſieurs n'attendent, pour le faire prendre aux malades, ni les intermiſſions, ni les rémiſſions de la fievre, & ils le donnent avec le vin ou avec les acides. Il eſt bien à ſouhaiter que l'expérience fixe nos idées à ce ſujet. On le regarde ſur-tout comme très-propre à prévenir les rechutes, qui ſont fort à craindre dans les ſujets foibles & épuiſés.

La conſiſtance des forces muſculaires, l'état du pouls, celui du bas-ventre, de la poitrine & de la tête; la nature de la criſe, & l'effet des remedes adminiſtrés aux ſujets déja attaqués de l'Epidémie, doivent encore fournir des indications très-utiles. Sydenham a employé, dans la fievre comateuſe dont il a déja été queſtion, les véſicatoires avec ſuccès. Huxham, Pringle, & tous les bons médecins, recommandent les acides dans les fievres putrides, & proſcrivent l'uſage du bouillon, ainſi que de tout ce qui peut avoir rapport au régime animal. Hoffmann loue beaucoup les remedes légérement toniques & les anodins. Le vin étendu dans une certaine quantité d'eau, le cidre & la petite bierre, ont été ſouvent donnés avec avantage. On s'eſt convaincu par expérience, que les évacuants conviennent mieux que la ſaignée, dans les inflammations con-

(1) *De Abuſu Kinæ Kinæ.*

tractées sous un ciel humide & pluvieux. C'est alors qu'un émétique donné à propos, dans certaines fluxions catarrhales, fait disparoître un point de côté, ou quelqu'autre douleur aiguë, pour laquelle un Médecin peu instruit auroit fait plusieurs fois ouvrir la veine, au grand préjudice du malade, qu'il auroit affoibli au lieu de le soulager. Lorsqu'au contraire le ciel est sec, & que le barometre est très-haut, la saignée devient plus utile & souvent même nécessaire. Les Anglois ont vu les vésicatoires irriter & fatiguer en pure perte des malades attaqués de fievres nerveuses, survenues après des froids très-secs & très-opiniâtres (1). Les Médecins sont encore invités à constater jusqu'à quel point on peut compter sur les avantages de la méthode rafraîchissante, adoptée par plusieurs modernes, qui, non-seulement dans les petites-véroles, mais encore dans les fievres putrides, miliaires, exanthématiques & malignes, ne font aucune difficulté d'exposer le malade à l'air froid, de le tenir levé, de lui donner des boissons froides, & de lui conseiller un régime analogue à cette conduite.

En un mot (2), comme les Epidemies offrent le funeste assemblage des symptômes observés dans presque toutes les autres fievres, il convient sans doute de leur opposer, avec prudence, tous les secours que la médecine est en état de fournir. Ce qui apporte le plus d'embarras & d'obscurité dans ces sortes de traitements, c'est que des maladies épidémiques, qui offroient absolument les mêmes symptômes & le même type, ont cependant demandé des méthodes curatives tout-à-fait différentes. Il est donc essentiel que l'expérience prononce sur cer-

(1) Short *in dissertat. de Aëris Nat. præsid.* J. Barthes, 1767.

(2) *Talis est enim virulentiæ indoles, ut venenorum omnium sit Compendium.* Ramazz. T. I. pag. 106.

taines queſtions encore douteuſes, & dont la ſolution eſt très-importante à la ſanté des hommes.

On peut demander, par exemple, ſi les maladies épidémiques ont entr'elles des rapports tellement conſtants, qu'après un certain nombre d'années, elles reparoiſſent dans le même ordre, & à peu près dans les mêmes pays & dans les mêmes circonſtances : ſi les exanthêmes fébriles & les éruptions miliaires doivent être regardés comme critiques, ou ſi elles ſont toujours l'effet du régime échauffant, comme le penſe le docteur de Haen; & enfin ſi elles doivent influer ſur le traitement : s'il n'y a pas quelques occaſions, dans leſquelles les parotides, n'étant qu'un ſymptôme de plus, ne jugent point abſolument la maladie : ſi, dans les différentes Epidémies, la nature du ſang eſt conſtamment altérée; dans quels périodes de la maladie cettte altération eſt plus conſidérable : enfin, ſi elle a quelque choſe de conſtant, à cet égard, dans les différents individus attaqués de la même Epidémie; & ſi dans quelques uns, comme pluſieurs auteurs l'ont obſervé, le ſang n'eſt pas diſſous, tandis que dans les autres il conſerve toute ſa conſiſtance : enfin, s'il n'y a pas quelque moyen, ſimple & facile, d'indiquer le genre de maladies populaires dans leſquelles la ſaignée peut convenir; & s'il n'eſt pas poſſible de déterminer les cas dans leſquels le régime anti-phlogiſtique & le régime tonique ou anti-ſeptique, doivent être adminiſtrés ſeuls, ou dans quel ordre ils doivent ſe ſuccéder.

On ne perdra point de vue le précepte d'Hippocrate, qui nous apprend que dans les maladies dont on ne connoît point le caractere, il faut s'abſtenir des remedes violents; &, pour nous inſpirer une crainte ſalutaire, ſouvenons-nous que Sydenham lui-même a commis pluſieurs fautes dans le traitement des Epidémies, dont il a eu la généroſité de donner

les détails, & qu'il a eu ſoin de faire connoître comme autant d'écueils qu'il faut que tout praticien évite.

Sur-tout que les détails concernant la maladie que l'on décrira, ou ſur laquelle on demandera des avis, ſoient clairs, méthodiques, & dégagés de toute circonſtance étrangere; que l'on expoſe avec préciſion les ſymptômes du premier, ſecond, troiſieme jour, &c. juſqu'à la convaleſcence ou juſqu'à la mort; & que l'on n'oublie pas qu'Hippocrate, en écrivant les hiſtoires que renferment ſes Epidémiques, s'eſt rendu digne d'une gloire immortelle, non en diſſertant longuement ſur les phénomenes & ſur les cauſes, mais en les préſentant avec cette ſimplicité noble & frappante qui, en annonçant la vérité de ſes obſervations, leur méritera à jamais la confiance & les hommages de la poſtérité la plus reculée.

Les queſtions ſuivantes ſont celles qu'il eſt le plus important d'établir, & auxquelles on prie les Médecins de vouloir bien répondre. 1° Quelle a été la température & le paſſage réciproque des ſaiſons? 2° Quel a été le caractere des rougeoles, des petites-véroles & des fievres intermittentes? ces maladies ont-elles eu lieu? 3° A-t-il régné quelques fievres aiguës épidémiques? quelles cauſes leur aſſigne-t-on? quels ont été leurs ſymptômes précurſeurs? La fievre a-t-elle été précédée par un froid ſubit & conſidérable? quelle a été la marche des ſymptômes dans l'accroiſſement? le malade a-t-il vomi? quel a été l'état de la poitrine & de la tête? quel a été celui du ventre? La chaleur & la foibleſſe étoient-elles grandes? le viſage étoit-il allumé? la fievre a-t-elle été conſidérable? a-t-on obſervé que la peau fût ſeche & brûlante? La tenue de la maladie a-t-elle été longue? la langue s'eſt-elle chargée de bonne heure? qu'a-t-on remarqué à cet égard? La tête s'eſt-elle appeſantie? le délire a-t-il été ſourd ou violent? Le malade avaloit-il aiſément?

Quelles ſont celles des fonctions qui ont le plus ſouffert? quelles ſont celles qui ont été ſuſpendues les premieres? quelles ſont celles qui ſe ſont rétablies le plutôt? Les tendons ont-ils été agités par des convulſions? A-t-on remarqué que, dans le cours de l'épidémie, il y ait eu un ou pluſieurs jours plus heureux ou plus funeſtes pour les malades? La fievre étoit-elle compliquée de redoublements? Quelle a été la criſe affectée & choiſie par la nature? quelles en ont été les annonces & les ſuites? Quelle a été la conſiſtance des humeurs fournies par les différents organes ſécrétoires? y a-t-il eu quelque dépôt ou quelque éruption, & le malade en a-t-il été ſoulagé? Le ſang étoit-il diſſous? a-t-il ſorti par quelques émonctoires? La fievre régnante étoit-elle de la nature des pétéchiales, ou de celle des fievres catarrhales & inflammatoires? La mort a-t-elle été prompte ou tardive, & ſes approches n'ont-elles eu rien de particulier? Quel a été le pronoſtic de la ſurdité ſurvenue au malade, & à quelle époque eſt-elle arrivée? Quelles ont été les variations des douleurs aiguës éprouvées par les malades à la ſuite d'une fluxion ſur quelque viſcere? La convaleſcence a-t-elle été longue? les rechûtes ont-elles été fréquentes? Quel a été l'effet des remedes employés? qu'eſt-il arrivé au malade abandonné aux ſoins de la nature? enfin quel mal a été la ſuite des fautes & des erreurs commiſes? Des réponſes faites à ces queſtions (1), & à d'autres que des Médecins habiles pourront ſe propoſer eux-mêmes, jetteront le plus grand jour ſur l'hiſtoire des maladies, que l'on peut regarder comme n'étant encore qu'ébauchée.

Si les Médecins des provinces ſe rappellent quelques obſervations importantes, faites même depuis long-temps ſur les Epi-

(1) On pourroit, pour plus de préciſion, écrire celles de ces queſtions qui ſont les plus eſſentielles, en tête de différentes colonnes, & en plaçant les jours à côté, faire des réponſes courtes, exactes, & faciles à ſaiſir.

démies, ou ſur quelqu'autre objet de Médecine pratique, & que leurs occupations ne leur aient pas permis de rédiger, ils ſont priés de nous en envoyer le ſeul énoncé; il trouvera place dans notre collection.

Les conſidérations précédentes ſur les maladies qui attaquent les hommes, conviennent ſans aucune exception à celles qui attaquent les animaux. La médecine eſt une; & ſes principes généraux, une fois poſés, ſont très-faciles à appliquer aux circonſtances & aux eſpeces différentes. Vue de cette façon, cette ſcience eſt plus grande & plus belle; les vérités qu'elle annonce ſont mieux ſenties & plus développées. On en connoît les véritables ſources, & l'on eſt toujours en état d'y puiſer.

L'influence des ſaiſons & des ſubſtances alimentaires, eſt la même pour l'homme que pour les beſtiaux: ces derniers doivent même en être plus ſuſceptibles. Ayant toujours l'ouverture des nazeaux & celle de la bouche appliquées contre terre, & cachées parmi les végétaux dont elle eſt couverte, ſe nourriſſant d'ailleurs de ſubſtances que la fermentation n'a point élaborées, les vapeurs que la terre exhale, & les vices des plantes doivent les affecter de la maniere la plus vive & la plus immédiate. C'eſt auſſi ce qui n'arrive que trop ſouvent. Quelquefois c'eſt la gorge qui s'enflamme & qui ſe gangrene avec rapidité: quelquefois la fluxion catarrhale & maligne ſe porte vers les viſceres que la poitrine renferme. On a vu ſouvent leur tête frappée comme d'une eſpece de vertige; quelquefois le ventre s'enflamme, ſe tend, devient douloureux, & ſe reſſerre fortement, ou bien enfin il ſe relâche & s'ouvre outre meſure.

Mais ces maladies ne ſont pas les plus dangereuſes qui puiſſent attaquer le bétail. Lorſqu'il ſurvient quelque tumeur charbonneuſe au poitrail ou dans quelqu'autre partie du corps, ou bien lorſqu'il ſe forme une veſſie ou un ulcere gangreneux

dans l'intérieur de la bouche, la maladie eſt alors très-grave & très-communicative. Le pronoſtic eſt encore plus fâcheux, & le pays eſt menacé d'un fléau encore plus funeſte, lorſque l'on eſt forcé de combattre cette cruelle Epizootie qui porte preſque toute ſon action vers les eſtomacs, dont elle engorge les cavités, dont elle corrompt les ſucs, dont elle altere les membranes, & qui, étant accompagnée de preſque tous les ſymptômes & de tous les dangers qu'entraînent avec elles les fievres les plus malignes, ſe termine quelquefois par une dépilation totale, aſſez ſouvent par une éruption galeuſe très-abondante, & rarement par des dépôts. Ce ſont les ravages de cette affreuſe maladie qui ont fixé l'attention du Gouvernement, & qui lui ont fait deſirer que tous les Médecins veuillent bien s'occuper de l'art vétérinaire, & ne point regarder comme au deſſous d'eux, une ſcience qui peut les mettre à portée de rendre à l'Etat les ſervices les plus importants. Il eſt d'ailleurs un ſecond motif, auſſi preſſant que le premier, pour les y déterminer; c'eſt que cette médecine permet des expériences utiles & hardies, qui ſeroient autant de crimes dans le traitement des maladies humaines.

Afin que ceux qui obſerveront des Epizooties ſoient plus à portée de remplir les vues du Gouvernement, nous leur mettrons ſous les yeux une ſuite de queſtions auxquelles ils ſont priés de vouloir bien répondre. Ce tableau, qui a été diſtribué aux Médecins de la Bourgogne, au ſujet d'une Epizootie qui a régné à Montagni, a été fait par MM. du Comité de Médecine de l'Académie royale de Dijon, & nous a été envoyé par M. Maret, ſecrétaire perpétuel de cette ſçavante Compagnie. Nous le publions ici d'autant plus volontiers, que, l'ayant reçu long-temps avant la rédaction de ce Mémoire, inutilement nous nous efforcerions d'en faire un plus exact; & que d'ailleurs le but de la Correſpondance établie par le

Roi, eſt de publier les bons ouvrages qui lui parviennent.

On demande 1° Quelle eſt la ſituation du village où regne l'épizootie, & quelle eſt la nature du ſol? 2° Quelles ſont les eaux dont on abreuve le bétail, & quelles ſont les dimenſions des réſervoirs qui les contiennent? 3° De quelle qualité ſont les pâturages, & quelles herbages y croiſſent le plus communément? 4° Quels ſont les fourrages & les grains qu'on leur donne dans les étables? 5° Y a-t-il eu des pluies abondantes & des inondations, & ces inondations ont-elles duré long-temps? quels effets ont-elles produits ſur les fourrages? 6° Y a-t-il eu de la ſécheresſe, a-t-elle duré long-temps? 7° Quelle a été la conſtitution des temps pendant la fauchaiſon & pendant la moiſſon, & qu'en eſt-il réſulté pour la qualité des fourrages & des pailles? 8° Les circonſtances ont-elles obligé à forcer le travail du bétail? 9° La maladie s'annonce-t-elle par des ſignes avant-coureurs, & quels ſont ces ſignes? 10° La maladie débute-t-elle par des friſſons, par le froid des cornes & des oreilles, & par la perte de l'appétit? 11° La chaleur ſuccede-t-elle bientôt au froid, ou n'a-t-elle pas elle-même précédé le friſſon? 12° Les animaux reſtent-ils couchés ſans pouvoir ſe tenir ſur leurs jambes? 13° Ont-ils la tête baſſe, & comment la tiennent-ils, lorſqu'ils ſont couchés? 14° Leurs yeux ſont-ils rouges, larmoyants ou chaſſieux? 15° Leurs nazeaux ſont-ils ſecs? ne ſe fait-il pas, par ces ouvertures, un écoulement d'une humeur muqueuſe ou ſanieuſe? 16° Leur langue eſt-elle dans l'état naturel, ou très-rouge, ou couverte d'un enduit jaunâtre ou brun, ou humide, ou ſeche, ou chargée de quelques tubercules, de quelques veſſies? 17° Leur gorge eſt-elle enflammée, ou chargée d'aphthes? 18° Y a-t-il des enchifrenements & des eſpeces d'éternuements? 19° La toux fatigue-t-elle l'animal, & cette toux eſt-elle fréquente? 20° Les flancs battent-ils? 21° L'animal eſt-il ſenſible quand

on

on lui touche cette région, l'épine, le ventre ou la croupe? 22° Y a-t-il sur la surface du corps quelques pustules ou quelques tumeurs en différentes parties? 23° Le poil est-il terne ou hérissé, ou se détache-t-il aisément sous l'étrille, ou même sous le bouchon de paille dont on frotte le corps? 24° L'animal est-il beaucoup altéré, ou refuse-t-il toute sorte de boisson? 25° Rumine-t-il? 26° Rend-il fréquemment des urines, & quelle est leur consistance & leur couleur? 27° Ses déjections sont-elles fréquentes ou rares? sont-elles naturelles, ou très-seches, ou très-liquides? quelle en est la couleur & l'odeur? la sortie de ses excréments est-elle précédée ou accompagnée d'une fréquente explosion de vents? 28° Observe-t-on de petites convulsions au dessous de la peau, & sur-tout au cou? 29° Le ventre est-il dans son état naturel, ou boursoufflé, ou mou, ou tendu? 30° A quelle époque se manifestent les différents accidents & quels sont ceux des différentes périodes? 31° Comment se termine la maladie? quels sont les symptômes qui annoncent une terminaison heureuse? quels sont ceux qui précedent la mort? 32° En quel état trouve-t-on les quatre estomacs, les intestins, l'épiploon, le foie, la rate, les poumons, le cœur & le cerveau? 33° Quels remedes a-t-on faits aux malades? 34° Quels effets sensibles ont produits ces remedes? 35° Enfin, à quel régime a-t-on mis les convalescents?

Il est de plus nécessaire de suivre les progrès de la communication, & d'en observer également les phénomenes dans les maladies contagieuses qui attaquent les hommes.

II°. Outre les observations que fournissent les maladies elles-mêmes, il en est de très-importantes, & qui peuvent jetter le plus grand jour sur les premieres; ce sont celles que l'on peut faire sur la température de l'air, sur l'état du ciel & sur celui des saisons, & que l'on a coutume d'appeller du nom de *Météorologiques*.

Si l'on en croit les meilleurs phyſiciens de nos jours, leur utilité ne ſera bien ſenſible que quand les obſervateurs ſe ſeront multipliés, & lorſqu'ils auront l'attention de diriger leurs vues vers la médecine & l'agriculture, pour connoître, s'il eſt poſſible, le degré d'influence que les météores ont ſur les animaux & ſur les plantes. La comparaiſon des obſervations faites dans des pays très-éloignés, pourroit encore beaucoup contribuer aux progrès de l'hiſtoire naturelle de l'air, & des grands phénomenes dont il eſt le moteur & qui ſe paſſent dans ſon ſein (1).

C'eſt pour ſatisfaire à ces indications utiles, que le Gouvernement attend du zele des Médecins établis dans les différentes villes du royaume, qu'ils ſe prêteront volontiers à un travail auſſi intéreſſant, dont nous allons développer en peu de mots les détails.

1° Il eſt néceſſaire d'avoir de bons inſtruments, afin que l'on puiſſe compter ſur les obſervations. Ces inſtruments ſont le *Thermometre* & le *Barometre*. On tâchera de les tirer immédiatement de Paris ou de Londres. On ſe gardera bien de s'en rapporter à ceux que vendent les coureurs. Le peu de ſoin avec lequel ils ſont ordinairement conſtruits, les rend non-ſeulement inutiles, mais même dangereux pour l'obſervation.

2° Les thermometres dont on ſe ſert communément en France, ſont ceux qui ſont réglés ſur le principe de M. de Reaumur. On les remplit, ou de mercure, ou d'eſprit-de-vin. Les thermometres à mercure doivent être préférés, pour pluſieurs raiſons qu'il ſeroit trop long de détailler ici. On tâchera donc de ſe procurer deux de ces inſtruments, réglés ſur l'étalon que l'Académie

(1) *Aeris verò, cujus in hæc ſublunaria tantus eſt uſus, quàm facilè & quàm feliciter, tùm pondus barometri ope libramus, tùm æſtûs algoriſque momenta per thermometra penſamus ac deſcribimus.* Lanciſi, diſſert. *de Rectâ Med.* pag. 228.

royale des Sciences de Paris est sur le point de faire construire. Il seroit à propos que ces thermometres fussent tous montés d'une maniere uniforme sur une planche, dans une rainure évuidée entiérement, au moins autour de la fiole, afin qu'ils indiquassent la vraie temperature de l'air, & non pas celle de la planche qui leur sert de monture. L'un de ces thermometres sera placé à l'air libre, & au nord, s'il se peut. On ne l'appuiera point contre le mur, mais il sera isolé. On placera l'autre thermometre à côté du barometre, dans l'intérieur de l'appartement.

3° Lorsqu'on observera le thermometre, on aura soin de placer les yeux vis-à-vis l'extrémité de la colonne, parce que s'ils étoient plus haut, on jugeroit la liqueur moins élevée qu'elle ne l'est en effet; & s'ils étoient plus bas, cette même liqueur paroîtroit trop haute. Si on l'observe avec une lumiere, on l'éloignera le plus que l'on pourra, afin que sa chaleur n'agisse point sur la liqueur.

4° Le barometre simple est le seul qui soit en usage parmi les observateurs. On aura donc un barometre de cette espece, dont la cuvette sera d'un diametre fort grand, relativement à celui du tube. Le mercure dont on composera le barometre sera revivifié du cinabre, comme étant le plus pur, le plus homogene, & par conséquent le plus pesant. La division sera faite avec la plus grande exactitude; & il seroit fort utile d'y ajouter une division de *nonnins*, pour tenir compte des dixiemes ou des douziemes de ligne. On ne peut guere se dispenser de tirer les barometres de Paris, non-seulement parce qu'ils sont construits avec plus de soin, mais encore parce qu'il est nécessaire qu'ils soient comparés avec d'autres barometres, dont la perfection est constatée par l'observation journaliere que l'on en fait. M. Messier, astronome de la Marine, de l'Académie royale des Sciences, se chargera volontiers de faire cette comparaison. Il suffira que M. Vicq

d'Azyr en ſoit prévenu, pour en conférer avec cet académicien, & pour lui faire part des demandes faites par les Médecins des provinces.

5° Nous ne répéterons point ici la précaution que nous avons recommandée en parlant du thermometre, ſçavoir, de ſe placer toujours vis-à-vis l'extrémité de la colonne. On aura ſoin, avant d'obſerver le barometre, de donner un petit coup ſur la planche, pour détacher l'extrémité de la colonne de mercure des parois du verre, auxquelles il adhere toujours un peu: par ce moyen, il prendra ſon niveau. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on déterminât, par des expériences ou par des obſervations bien faites, la différence de niveau entre le lieu où l'on obſerve & le niveau de la mer, ou au moins celui de la riviere la plus voiſine.

6° On pourroit joindre à ces inſtruments la machine appellée *Udometre*, qui ſert à meſurer la quantité de pluie. Tout conſiſte à placer ſur un toit ou ſur un mur de jardin iſolé, une cuvette de fer-blanc peint, d'un pied au moins de ſurface, avec des rebords de quatre pouces, percée ou dans ſon centre ou à l'un de ſes angles. Une douille, ſoudée à cette ouverture, s'adaptera à un tuyau qui conduira l'eau dans une autre cuvette plus petite, & dont on connoîtra le rapport avec la grande. Lorſque l'on meſurera la quantité de pluie, on ſe ſervira d'un pied-de-roi que l'on plongera dans la petite cuvette; & l'on réduira ces quantités ſelon les rapports connus entre la petite & la grande.

7° On a imaginé des machines pour connoître la direction du vent; mais on peut s'en paſſer. Les girouettes, les nuages ou la fumée des cheminées, en tiendront lieu. On peut ſe contenter de diviſer les vents en huit: Nord, N-E. & N-O.; Sud, S-E. & S-O.; Eſt & Oueſt.

8° Les obſervateurs, qui pourront ſe procurer une bonne

aiguille aimantée de déclinaifon, rendront un grand fervice à la marine, s'ils veulent fe donner en même temps la peine de fuivre les phénomenes intéreffants qu'elle préfente, fur-tout par rapport à fa variation diurne & périodique, dont on s'eft apperçu depuis plufieurs années, tant en Angleterre qu'en France. Ces obfervations doivent être faites avec une loupe d'un pouce au moins de foyer.

9° De toutes les obfervations que l'on vient de détailler, les plus importantes, & celles que l'on demande principalement, font celles du thermometre & du barometre, du vent & de l'état du ciel. On tâchera, s'il eft poffible, de les faire trois fois par jour, fçavoir, au lever du foleil, vers deux ou trois heures, & vers neuf ou dix heures du foir. On obfervera chaque fois la direction du vent, le degré du thermometre extérieur & celui du thermometre intérieur, l'élévation du mercure dans le barometre, & l'état du ciel.

10° On aura un regiftre dont le *recto* de chaque page contiendra fept colonnes. 1ere col. *jours du mois ;* 2e col. *heures du jour* où l'on obferve ; 3e col. *vent ;* 4e col. *thermometre extérieur ;* 5e col. *thermometre intérieur ;* 6e col. *barometre ;* 7e col. *état du ciel*, fçavoir, s'il eft couvert ou ferein, s'il y a du brouillard, de la pluie, de la neige, &c. Le *verfo* de chaque page fera confacré aux obfervations relatives aux maladies, à l'agriculture, & aux météores finguliers, tels que l'aurore boréale, les lumieres zodiacales, les globes de feu, & le tonnerre.

11° Les obfervations ci-deffus décrites étant faites avec tout le foin poffible, on voudra bien en dreffer une copie exacte, que l'on enverra tous les trois mois, ou plus fouvent fi l'on veut, au premier Médecin correfpondant. Il feroit à fouhaiter que chaque obfervateur voulût bien les rédiger lui-même, fuivant la méthode que le P. Cotte, prêtre de l'Oratoire, curé

de Montmorency, correſpondant de l'Académie royale des Sciences, & un des plus habiles obſervateurs dans ce genre (1), vient de publier dans le ſeptieme volume des *Sçavants Etrangers*, page 427. Mais ſi ce ſurcroît de travail paroît gênant, il ſuffira de les envoyer telles qu'on les aura faites: la ſociété prendra ſoin de les rédiger. Le P. Cotte, avec qui la préſente Inſtruction a été concertée, a généreuſement offert de l'aider dans ſon travail.

III°. Les eaux de différente eſpece ſont un des objets les plus utiles dont la Médecine puiſſe s'occuper. On doit ſur-tout donner la plus grande attention à celles du pays que l'on habite. On les diviſe ordinairement en eaux ſimples, & qui ſervent de boiſſon au peuple, & en eaux médicamenteuſes, minérales ou compoſées, que les Médecins emploient comme un moyen de guériſon. C'eſt ici le lieu d'obſerver que l'on a eu tort de ſe livrer uniquement à l'analyſe de ces dernieres, comme ſi celle des eaux ſimples ne pouvoit rien offrir qui ſoit digne de l'attention des phyſiciens. Chaque pays eſt organiſé d'une façon qui lui eſt propre; & les eaux qui en parcourent les différentes couches, & qui peuvent ſe charger d'une très-grande quantité de ſubſtances, participent tellement à leur nature, que leur influence doit varier en même proportion: c'eſt pour ces raiſons que l'analyſe de ces eaux devient intéreſſante; & nous ne craignons pas d'avancer que le vœu des chymiſtes de l'Académie royale des Sciences eſt que l'on s'en occupe ſérieuſement.

La meilleure eau & la plus ſaine à boire, eſt celle qui ſe chauffe & qui ſe refroidit promptement, qui diſſout bien le ſa-

[1] Ceux qui deſireront de plus grands détails ſur cette matiere, pourront conſulter le *Traité de Météorologie* du P. Cotte, *in*-4°, chez Pankouke, à Paris.

von, qui cuit les viandes & les légumes en peu de temps, qui eſt très-limpide, & qui n'a aucune odeur. Les eaux qui contiennent de la terre calcaire verdiſſent le ſirop de violette. Si on verſe une certaine quantité de mercure diſſous par l'acide nitreux ſur celles qui contiennent de la ſélénite, elles forment du turbith minéral, & ſe précipitent en jaune. Le précipité au contraire eſt blanc, ſi on y verſe une liqueur alcaline. Une recherche qu'il eſt encore très à propos de faire, eſt de ſçavoir ſi les puits ſont profonds; quelle eſt, en général, la ſituation des fontaines & la nature du terrain qui les environne; ſi le pays eſt montueux & inégal; quelles ſont les influences des rivieres qui le parcourent, & ſi elles ſont ſujettes aux inondations.

L'analyſe des eaux minérales & médicamenteuſes offre beaucoup plus de difficultés : il y a même des chymiſtes de la premiere claſſe, qui prétendent qu'il eſt preſqu'impoſſible de la faire d'une maniere bien exacte. Nous nous contenterons d'en rapporter ici les éléments.

On doit commencer par plonger un peſe-liqueur & un thermometre dans l'eau minérale que l'on veut analyſer. Si elle eſt ſpiritueuſe, il ſuffira, pour s'en aſſurer, de l'agiter après avoir lié une veſſie mouillée & flaſque au cou du matras qui la contient.

En faiſant évaporer & cryſtalliſer enſuite, on vient ſouvent à bout de connoître quelques-uns des ſels que l'eau a diſſous. Les chymiſtes conſeillent alors d'interrompre de temps en temps l'opération, pour obſerver les cryſtalliſations qui ſe font à différents degrés de chaleur. C'eſt ainſi que l'on reconnoît quelquefois les cryſtaux du ſel de Glauber. Il ſe forme d'ailleurs un turbith minéral, lorſque l'on verſe une diſſolution de mercure par l'acide nitreux dans les eaux qui contiennent des ſels vitrioliques. On connoît la préſence du ſel marin par le moyen de la

même diſſolution; il ſe forme alors un magma qui n'eſt autre choſe que la lune cornée. Si c'eſt un ſel marin à baſe terreuſe, en y mêlant un alcali fixe, on obtiendra un ſel âcre, amer & déliqueſcent. Le mélange du ſirop de violette & ſon altération, indiquent la préſence d'un acide, d'un alcali ou d'une ſubſtance terreuſe. Une leſſive chargée de la matiere colorante du bleu de Pruſſe, fournit un moyen auſſi ſimple que facile pour connoître ſi la baſe d'un ſel étendu dans une certaine quantité d'eau, eſt terreuſe ou métallique. Cette derniere eſt la ſeule ſur laquelle la leſſive ſuſdite ait une action marquée. L'eau ſe trouble alors; ce qui n'arrive point lorſque la baſe eſt terreuſe ou alcaline. La diſſolution d'argent dans l'acide nitreux fait un précipité noir, lorſque l'eau contient de l'acide ſulfureux volatil, ou quelque hépar. En pouſſant au feu le réſidu obtenu par l'évaporation avec une ſubſtance inflammable, une odeur très-marquée d'acide ſulfureux volatil, indique la préſence de l'acide vitriolique. Si le cuivre y eſt joint avec ce dernier, alors un morceau de fer, plongé dans l'eau, le précipite avec ſon brillant ordinaire: on s'en apperçoit encore, parce que l'alcali volatil du ſel ammoniac donne une teinte bleuâtre à cette eau cuivreuſe. Enfin l'expérience ordinaire, que l'on fait avec la noix de galle, manifeſte la préſence du vitriol martial, en donnant à l'eau une couleur noire; ou bien il ſe forme du bleu de Pruſſe, en y mêlant une certaine quantité de leſſive chargée de principe inflammable. M. Maquer, auquel ces préceptes appartiennent, obſerve qu'il faut attendre quelquefois plus de deux jours, pour que les ſubſtances, contenues dans les eaux, aient le temps de ſe précipiter.

Il convient cependant d'obſerver ici que les moyens réactifs que l'on emploie pour l'analyſe des eaux minérales, tels que le ſirop violat, l'huile de tartre par défaillance, l'alcali volatil du ſel ammoniac, la diſſolution d'argent ou de mercure par l'acide nitreux,

nitreux, la dissolution du mercure sublimé-corrosif, celle du sel de Saturne, celle de l'alun, celle du savon, & la décoction de noix de galle, sont très-souvent insuffisantes pour en déterminer la nature. Il suffit, pour s'en convaincre, de sçavoir, 1° que les sels déliquesçents contenus dans l'eau, verdissent le sirop de violette, ainsi que les alcalis; 2° que l'eau de chaux forme, aussi-bien que la selenite, un précipité jaunâtre avec le mercure dissous par l'acide nitreux; 3° que l'on obtient un précipité blanc, même avec l'eau distillée, lorsqu'on a saturé l'acide nitreux de mercure, & lorsque la dissolution très-rapprochée rend possible la formation de quelques crystaux; ce qui pourroit en imposer alors, & faire admettre mal-à-propos l'existence du sel marin; 4° que l'expérience, faite avec l'alcali fixe, ne peut annoncer qu'un précipité en général, sans indiquer précisément sa nature; 5° que la dissolution d'argent par l'acide nitreux ne fait pas toujours connoître la présence ni même l'espece du sel marin que l'eau peut contenir, puisque les sels vitrioliques produisent également des précipités avec cette dissolution.

Ces considérations font assez pressentir que l'analyse par évaporation, est celle qui mérite le plus de confiance. L'on doit être prévenu que l'eau qui est la plus légere à l'aréometre, n'est pas toujours celle qui fournit le moins de résidu. La quantité d'air que l'eau contient, & qui ajoute à son poids (1), les différents sels qui s'y trouvent en dissolution, la combinaison de ces mêmes sels, & peut-être la présence de quelques molécules terreuses; tout concourt à augmenter ou à diminuer la gra-

[1] L'eau de Bussan, privée d'air, & comparée avec celle qui n'en a point perdu, est sensiblement plus légere; & l'eau de Sainte-Reine est plus légere que celle de Villedavrai, quoique la masse de son résidu soit plus considérable.

vité, d'une maniere qui ne s'accorde pas toujours avec les phénomenes de l'évaporation.

C'est cette derniere qui fournit les moyens les plus sûrs pour faire l'analyse exacte des eaux minérales. Il faut avoir la précaution d'opérer sur un grand volume d'eau, & de la filtrer avec plusieurs papiers; on recommande de l'évaporer ensuite avec l'alambic de verre, couvert de son chapiteau, au bain-marie. Le résidu séché doit être pesé avec soin, & lavé avec de l'eau chaude distillée, sur un filtre; on voit alors s'il y a une partie soluble, & une qui ne soit pas susceptible de dissolution. Pour examiner la nature de la partie que l'eau ne peut dissoudre, on conseille de verser dessus une certaine quantité de vinaigre distillé; après avoir étendu cette dissolution avec de l'eau également distillée, on obtient, par le moyen de l'alcali, un précipité dont on peut ensuite connoître la nature. On peut aussi dessécher le magma qui résulte de l'évaporation; & en y versant ensuite quelques gouttes d'acide vitriolique, on reconnoît, par la couleur & par l'odeur des vapeurs qui s'échappent, si c'est du sel marin ou nitreux que l'eau contient. La Faculté de Médecine de Paris, tant de fois consultée avec succès par le Gouvernement, & toujours occupée du bien public (1), dont les Médecins de la nouvelle Société ont l'honneur d'être membres, & aux avis de laquelle ils se feront toujours un devoir de recourir & de déférer toutes les fois que les besoins publics le requerront, a publié, en 1766, un Mémoire sur

[1] Tout le monde sçait avec quel zele la Faculté de Médecine de Paris a toujours les yeux ouverts sur tout ce qui peut être utile; avec quelle exactitude tous ses membres se rassemblent, le premier jour du mois, pour conférer sur les maladies régnantes; & avec quelle générosité ses consultations sont offertes, une fois la semaine, aux malades de toute espece, qui ont recours à ses avis.

l'analyſe de l'eau de la riviere d'Yvette, que l'on peut regarder comme un modele dans ce genre, & dans lequel on a raſſemblé tous les moyens que la chymie la plus ingénieuſe & la plus ſimple peut mettre en uſage pour analyſer non-ſeulement les eaux médicamenteuſes, mais encore les eaux les plus ſimples, d'un uſage journalier, & qui ſervent de boiſſon au peuple (1).

IVº. Nous avons déja dit que le Médecin doit faire l'attention la plus exacte à la nature & aux influences du terrain (2) qu'il habite. Le voiſinage des mines, ſoit de charbon de terre, ſoit de différentes ſubſtances métalliques, doit tenir ſa place dans l'obſervation. Nous ajouterons que ce qui peut contribuer le plus à l'exactitude des cartes minéralogiques, ſi heureuſement entrepriſes par les ſçavants modernes, ſeroit un expoſé ſimple & précis de la nature & de l'épaiſſeur des différentes couches ou lits que l'on trouve en fouillant la terre, en creuſant des puits profondément, ou en ouvrant des mines. Il eſt bien à ſouhaiter que l'on ne néglige aucune des occaſions qui ſe préſentent de faire ces recherches utiles.

(1) *Deuxieme Mémoire ſur le Projet d'amener à Paris la riviere d'Yvette*, par M. de Parcieux, à la fin duquel ſe trouve le compte rendu à la Faculté de Médecine de Paris, par MM. Majault, Poiſſonnier, la Riviere le Jeune, Roux, d'Arcet.

(2) *Præcipua argumenta quibus hæc cujuſlibet regionis hiſtoria complectenda erit, eſſe debent de aëre, aquis & locis, id eſt de fluviis, lacubus ac fontibus, collibus, planitie & montibus; ad orientem vel occidentem, aliaſve cœli plagas poſitu, de plantis & animalibus in patrio ſolo præcipuè provenientibus, necnon de mineralibus aliiſque telluris effectibus. Porrò de moribus & temperamentis incolarum, de morbis & iiſdem familiaribus, medendique mehodo quâ eliminantur; de medicinâ indigenâ, ſive de medicamentis in patrio ſolo naſcentibus, de variis & præcipuis tempeſtatum influentiis, aliiſque ſex centis per quæ morborum origines tum foventur, tum curantur.* Baglivi, pag. 160.

Les productions végétales ne doivent point être oubliées: le nombre & l'état des plantes qui croissent dans un pays, peuvent avoir des influences marquées sur la santé des hommes, & sur-tout sur celle des bestiaux. Il seroit, par exemple, très-utile de sçavoir quelles sont les plantes qui composent le fourrage ordinaire de chaque canton, si elles se rouillent, si elles se dénaturent souvent, & si les maladies du bétail ont quelque rapport avec ces altérations.

Vº. Les abus qui se glissent dans la société, & qui peuvent influer sur la santé des hommes, les fautes qu'une vicieuse habitude fait quelquefois commettre à tous les habitants d'un pays dans leur régime; en un mot, la classe nombreuse des erreurs populaires, sur-tout de celles auxquelles le Gouvernement peut apporter quelque remede, sont un des objets les plus importants sur lesquels un Médecin éclairé doive fixer son attention.

Aux considérations dont nous venons d'offrir le tableau, un observateur exact en joindra sans doute un grand nombre d'autre, que la circonstance fournit, & que nous n'avons pu prévoir. Quel autre moyen un Roi qui s'occupe sans cesse du bonheur de ses peuples, pouvoit-il employer pour leur donner des preuves continuelles & les plus étendues de sa bienfaisance, qu'en invitant une des classes les plus éclairées de ses sujets à veiller sur les autres, à entrer dans tous les détails de leur vie domestique, & à donner connoissance à ses Ministres des abus qui se commettent?

La collection & la rédaction des Mémoires envoyés, & dont on vient de déterminer les objets, sera sans doute une tâche aussi difficile qu'honorable pour le Médecin que Sa Majesté a bien voulu en charger. Son attention, ainsi que celle des Médecins ses confreres, qui le seconderont dans cette utile entreprise par

leurs lumieres & par leurs travaux, sera principalement de ne point altérer la vérité du récit, & de n'oublier aucunes circonstances essentielles. Ils auront toujours devant les yeux le précepte de Baglivi, qui recommande à l'observateur de ne point chercher à embellir la Nature dont il ne doit être que l'interprete (1). Pour faire avec fruit l'histoire des maladies, il faut, dit ce Médecin célebre, rassembler beaucoup d'observations, les ranger par ordre, les digérer en quelque sorte & les mûrir, les considérer sous toutes les faces possibles, & finir par en tirer des conséquences. Ces faits sont, ajoute-t-il, comme autant de lettres qui composent l'alphabet de la Nature (2), dont celui qui l'étudie & qui l'observe, suivant l'expression d'un célebre moderne, ne doit jamais être le peintre, mais seulement le dessinateur (3) : sur-tout le rédacteur ne doit point se tromper, en prenant quelque circonstance frappante, mais isolée, pour une expérience certaine, & capable de conduire une loi constante & générale. Enfin le même auteur que nous avons déja cité plus haut, & dont nous nous plaisons à répéter les préceptes, parce que le plan qu'il développe est à peu près le même que celui dont il est question dans ce Mémoire, recommande de donner à ce travail tout le temps nécessaire, & de ne point chercher à parcourir, d'une marche trop rapide & précipitée,

(1) *Ut peritissimi quique distinguere vix possint natura nè loquatur, an homo.* BAGLIVI, pag. 170.

Morborum descriptiones magnâ ex parte è cerebro autoris non ab observatione & facto rei prodierunt. Idem, pag. 171.

(2) *Tales verò observationes veluti litteræ alphabeti, licèt per se inutiles sint, variè tamen collectæ, & inter se collatæ ac dispositæ, verum naturæ idioma constituunt.* Idem, pag. 177.

(3) M. Bonet, Contempl. de la Nat.

une carriere dans laquelle on ne doit faire aucun pas qui ne ſoit réfléchi, & autant aſſuré qu'il eſt poſſible.

Mais les avantages qui réſulteront de l'hiſtoire médicinale de chaque province, & de la collection des Mémoires qui ſeront envoyés, ne ſont pas les ſeuls que le nouvel établiſſement offre au public. Lorſqu'il régnera quelque maladie dans une province, il ſuffira d'en envoyer un état à la Société, dreſſé par un ou pluſieurs des Médecins qui habitent ſur les lieux; alors les membres de la nouvelle Correſpondance ſe raſſembleront, & le réſultat de la conſultation ſera envoyé au plutôt dans la province où régnera la maladie ſur laquelle on aura demandé des éclairciſſements. Afin de rendre plus efficaces & plus certains les ſecours que fournira la Société, & pour aſſurer davantage le ſuccès de ſes opérations, Sa Majeſté a ordonné qu'il ſeroit choiſi pluſieurs Médecins praticiens dans la claſſe des plus célebres de la Capitale, qui, avec le titre de Médecins conſultants pour les Epidémies, ſeroient membres de la nouvelle Société & Correſpondance, & donneroient leur avis pour le ſoulagement de ſes peuples, toutes les fois qu'ils en ſeroient requis. Si la circonſtance paroît l'exiger, un ou pluſieurs des ſix Médecins ordinaires pour les Epidémies, ſe tranſporteront dans la province où leur préſence ſera jugée néceſſaire par le Miniſtre. L'objet de leur miſſion ſera de ſe joindre à leurs confreres déja employés, d'agir de concert avec eux pour la guériſon des malades & pour empêcher les progrès de l'Epidémie, & de correſpondre avec la Société, dont les avis, rédigés d'après ſes aſſemblées, leur ſeront tranſmis avec exactitude. Ils ſe conformeront en tout aux ordres de la Cour; c'eſt dans ce ſens que doit être entendu l'art. VI de l'Arrêt du Conſeil d'Etat du Roi, ſans qu'il puiſſe être appliqué aux ſecours médicinaux, dont l'emploi doit être libre, & dépendre abſolument du génie

& des connoiſſances de celui qui les met en uſage. Les Médecins qui compoſent la nouvelle Commiſſion, ſont bien éloignés de croire avoir au deſſus des Médecins des provinces aucune eſpece d'aſcendant ou d'inſpection : ils ont, au contraire, la douce eſpérance qu'ils profiteront beaucoup en pratiquant avec eux ; & ils les prient d'être perſuadés qu'ils ſeroient au déſeſpoir que l'on portât la moindre atteinte à cette égalité parfaite, qui, dans un état auſſi libre, auſſi noble & auſſi déſintéreſſé que celui de la Médecine, eſt plus que par-tout ailleurs néceſſaire au ſuccès, & qui ne reconnoît d'autre ſupériorité que celle du mérite & de l'âge, parce que tous les deux ſuppoſent plus d'expériences bien faites, & plus de ſervices rendus à la patrie. C'eſt cette même égalité qui eſt l'ame de la Société nouvelle, & qui, en rendant tous les membres qui la compoſent abſolument libres & indépendants les uns des autres, quant à l'exercice de leur état, y permet ſeulement les relations qu'exige le bon ordre.

L'utilité d'une aſſociation pareille ne doit point être concentrée dans un ſeul pays ; auſſi l'intention de Sa Majeſté eſt-elle que la Correſpondance s'étende juſqu'aux Médecins des cours, des univerſités & des villes étrangeres, qui ſont invités à vouloir bien nous faire parvenir des obſervations ſur la température de leurs climats, ſur les maladies épidémiques qui pourront s'y manifeſter, ſur les effets des eaux minérales qui leur ſont particulieres, ſur ce que leur pratique journaliere leur offre de plus frappant, ſur les différents objets que renferme ce Mémoire, enfin ſur tout ce qui peut intéreſſer les progrès de la Médecine, dans laquelle rien n'eſt indifférent. On ſe fera également un devoir de leur communiquer les connoiſſances importantes que l'on pourra acquérir. C'eſt un beau projet que celui de réunir dans un ſeul corps tous les Médecins épars dans l'Europe ; & s'il eſt

trop étendu pour être poſſible, au moins celui qui s'en rapproche le plus eſt encore très-recommandable par ſon utilité.

Après avoir déterminé ce qui concerne la Correſpondance avec les Médecins, il eſt à propos d'expoſer, en général, cette partie du travail de la Société qui peut intéreſſer les Médecins regnicoles & étrangers.

La Société & Correſpondance royale, dans ſes ſéances, s'occupera de quatre objets principaux. 1° Il ſera dreſſé un état chronologique des auteurs qui ont traité de la Médecine pratique; on en fera un extrait raiſonné, qui reſtera dans le bureau de la Correſpondance, & on commencera par la partie qui traite des maladies épidémiques. 2° Les ouvrages envoyés à la Société ſur les Epidémies, feront un des principaux objets de ſon travail. On en fera l'extrait, afin que les obſervations utiles puiſſent être rangées en un corps d'ouvrage, ayant toujours ſoin de nommer l'auteur, & de lui rendre à cet égard tout ce qui lui eſt dû. 3° Les Mémoires qui feront envoyés ſur des objets de Médecine pratique, autres que les Epidémies, fixeront également ſon attention; & ils feront publiés dans ſes volumes, ſoit en extrait, ſoit en entier, ſuivant le jugement qui en ſera porté. 4° Les jeunes Médecins qui feront choiſis pour participer aux inſtructions de la Société, feront une partie importante de ſes exercices. Il y aura, chaque ſemaine, une aſſemblée d'émulation en leur faveur, dans laquelle il leur ſera lu un ou pluſieurs des Mémoires les plus inſtructifs qui auront été préſentés dans les ſéances précédentes; on leur diſtribuera de plus un travail quelconque, dont ils feront la lecture dans un temps donné, & qui reſtera au bureau de la Société. Enfin il ſera fait un cours d'anatomie humaine & comparée, dont les leçons feront ſur-tout dirigées vers la pratique de la Médecine humaine & vétérinaire. Le premier Médecin correſpondant

pondant ſera chargé de ce ſoin, dans lequel il pourra être ſuppléé par un des ſix Médecins ordinaires. C'eſt dans ce ſeul ſens & pour cette ſeule raiſon, que leur préſence y eſt jugée néceſſaire par l'art. IV de l'Arrêt du Conſeil d'Etat du Roi.

En ſuivant les diſpoſitions tracées par ce Mémoire, les jeunes Médecins ſeront inſtruits en même temps des ſecours que l'art peut fournir non-ſeulement à l'homme, mais encore aux animaux qui ſont le plus néceſſaires à ſes beſoins; ils ſçauront quelles exceptions il faut faire aux loix générales dans la province qu'ils doivent habiter, quels ſont les abus qu'ils y trouveront établis, & quelles ſont les maladies principales qu'ils y auront à combattre; des ſecours prompts & dirigés avec tout le ſoin poſſible ſeront portés, par les Médecins ordinaires de la Société, dans toutes les parties du royaume; le Gouvernement ſera éclairé ſur tout ce qui ſe paſſe dans ces moments de déſolation, où il ne ſe commet aucune faute qui ne ſoit de la plus grande conſéquence; les nouvelles méthodes de traitement & les découvertes utiles, parviendront d'une maniere sûre aux Médecins qui habitent les provinces, & avec leſquels on correſpondra; tous les obſervateurs enrichiront la collection que l'on ſe propoſe de faire, les uns par des Mémoires longs & détaillés, les autres par des obſervations courtes & utiles: chacun paiera ſon tribut au bien public, & le public y répondra par celui de ſa reconnoiſſance; tribut que tout bon citoyen doit s'efforcer de mériter, & que l'on doit regarder, lorſque l'on eſt aſſez heureux pour l'obtenir, comme la récompenſe la plus flatteuſe & la plus honorable.

La Commiſſion de Médecine, établie par Arrêt du Conſeil d'Etat Roi, du 29 Avril 1776, & qui, pour être diſtinguée de

celle qui eſt établie au Louvre, & qui s'occupe d'objets différents, portera dorénavant le nom de Société & Correſpondance royale de Médecine, tiendra ſes aſſemblées tous les Mardis de chaque ſemaine; celles d'émulation ſe tiendront tous les Jeudis, & le cours d'anatomie humaine & comparée, commencera tous les ans le 1er Février, & ſera annoncé par des Affiches.

Les Lettres & les Mémoires que l'on voudra faire parvenir à la Société ſeront envoyés à M. Vicq d'Azyr, premier Correſpondant, demeurant rue du Sépulcre, avec une double enveloppe à l'adreſſe de M. le Contrôleur général, auquel cet établiſſement doit ſon exiſtence, & qui en eſt le protecteur.

Les Médecins, nommés par MM. les Intendants (1) pour les beſoins de leur généralité, ſont ſur-tout invités à entretenir la correſpondance la plus exacte & la plus ſuivie avec la Société. Au reſte, elle ne publie point encore le nom de ſes Adjoints ni celui de ſes Correſpondants; elle attend pour cela, qu'elle ait eu le temps de faire un choix éclairé dans les différentes villes du royaume. Quelque parti qu'elle prenne à cet égard, les Médecins qui la compoſent recevront toujours avec le même plaiſir & avec la même reconnoiſſance les Lettres & les Mémoires de tous leurs confreres, qui ſont tous également invités à répondre aux vues bienfaiſantes du Gouvernement par leur correſpondance.

Ce n'eſt pas, au reſte, la premiere fois que l'on a ſenti en France combien il eſt avantageux que les Médecins ſe réuniſſent ſouvent pour ſe communiquer leurs obſervations. Un Arrêt du Conſeil, anciennement émané (2), & rédigé d'après

(1) Il ſeroit à ſouhaiter que MM. les Intendants nous fiſſent parvenir les noms des Médecins qu'ils emploient dans les Epidémies.

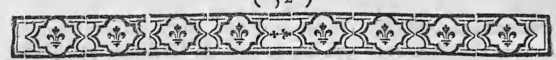
(2) *Voyez* l'Arrêt du Conſeil, rendu le 2 Septembre 1692, en faveur des

ces vues, ordonne aux Médecins des provinces de se rassembler quelquefois chez ceux qui ont le titre de Médecins-conseillers du Roi, pour y conférer sur les objets qui concernent la santé publique, & de tenir note de leurs délibérations dans leurs registres. Nous rapportons d'autant plus volontiers cette anecdote, qu'elle engagera sans doute nos confreres à employer, dans les différentes villes qu'ils habitent, tous les moyens que leur zele pourra leur suggérer pour seconder nos travaux.

Conseillers-Médecins ordinaires du Roi pour les provinces, qui porte que les Médecins des villes principales du royaume, où sont établis les premiers, seront tenus de s'assembler chez eux, toutes les fois qu'il sera nécessaire, pour consulter sur les cas ou maladies concernant le public, lesquels consultations & autres actes, lesdits Médecins de Sa Majesté feront transcrire sur le registre qu'ils tiendront, & garderont en leur possession, &c. *Ce sont les termes de l'Arrêt.*

Fin du Mémoire instructif.





RÉGLEMENT (1)

CONCERNANT les Assembées & les Travaux de la Société & Correspondance royale de Médecine.

Assemblées. I°. LEs membres de la Société & Correspondance royale de Médecine s'assembleront tous les Mardis de chaque semaine, sans aucune exception ni vacances, depuis quatre heures après midi, jusqu'à six & demie.

Chacun des membres signera son nom, en arrivant, sur une feuille à trois colonnes, dressée suivant le plan de celle qui est jointe au Mémoire instructif, laquelle sera remise à M. le Directeur, afin qu'en réunissant ces différentes feuilles, il puisse les présenter au Ministre, comme une preuve d'assiduité.

Le premier Correspondant ouvrira la séance, en rendant compte des nouvelles & des ouvrages qui lui auront été adressés, des demandes qui lui auront été faites, & des travaux dont chacun des membres sera chargé.

La lecture des Extraits & Mémoires se fera, suivant l'ordre des matiéres les plus intéressantes, & suivant que chaque Médecin sera nommé & appellé à cet effet par M. le Directeur.

L'établissement étant principalement destiné à l'étude des Epidémies & Epizooties, & au traitement de ces maladies, tout ce qui y aura quelque rapport sera toujours ce dont on s'occupera par préférence.

(1) Ce projet de Réglement ayant été remis à M. le Contrôleur général, à l'autorité duquel l'Arrêt du Conseil soumet absolument tout ce qui concerne la nouvelle Société, ce Ministre en a approuvé les dispositions, & l'a renvoyé à M. de Lassone, signé de sa main.

Les Médecins adjoints aſſiſteront de droit aux ſéances lorſqu'ils ſeront à Paris; l'entrée ſera permiſe aux Médecins correſpondants; aucun autre n'y entrera, ſans l'agrément du Directeur, ou ſans être préſenté par quelqu'un des membres de la Société.

Lorſque l'on aura quelque queſtion importante à agiter, les Médecins conſultants ſeront prévenus par des Lettres circulaires, dans leſquelles on les priera de vouloir bien ne pas manquer de ſe trouver à l'aſſemblée.

Lorſque les travaux ſeront aſſez multipliés pour exiger deux aſſemblées par ſemaine, il en ſera indiqué une ſeconde par M. le Directeur.

Si une circonſtance très-preſſée exige que l'on ſe raſſemble ſur le champ, alors on ſuivra la coutume adoptée dans les conſultations ordinaires, & l'heure ſera donnée par le plus ancien, ſuivant l'ordre du tableau.

II°. Les travaux de la Société & Correſpondance de Médecine, conſiſteront à faire un Extrait raiſonné de ce que les meilleurs auteurs ont écrit ſur la Médecine pratique, & à extraire en même temps les Obſervations & Remarques intéreſſantes des Mémoires envoyés par les Médecins des provinces. Extraits.

Les auteurs qui ont écrit ſur la Médecine pratique ſeront diviſés en deux claſſes; la premiere s'étendant depuis Hippocrate juſqu'à Sydenham; & la ſeconde, depuis Sydenham juſqu'à nos jours. Cette diviſion ſera avantageuſe, en ce que la comparaiſon de la Médecine ancienne avec la moderne deviendra beaucoup plus facile & plus inſtructive.

Le travail des Extraits ſera diſtribué dans des ſéances à chaque Médecin ordinaire par M. le Directeur. Ils ſeront remis au premier Correſpondant qui, après avoir pris note du jour &

du nom de l'auteur, les conservera soigneusement pour servir à la rédaction des Mémoires.

Mémoires présentés.

III°. Comme la Société recevra toutes les Observations & les Mémoires qui lui seront présentés sur les différents objets de Médecine pratique, après en avoir entendu la lecture, ou sur la simple présentation, le Directeur nommera deux commissaires qui en rendront compte à la Société. Ces Mémoires & le jugement qui en sera porté, seront remis au premier Correspondant, pour être par lui conservés comme les Extraits dont il est parlé ci-dessus.

Prix.

IV°. Les Mémoires envoyés pour concourir aux prix proposés par la Société, seront lus dans ses assemblées. Le Directeur nommera trois commissaires pour ceux d'entre ces Mémoires que la Compagnie aura jugés, d'après la lecture, les mieux faits & les plus dignes de son attention. Ces Mémoires & les jugements portés par les commissaires seront remis à chacun des autres Médecins, qui feront, s'ils le jugent à propros, des Observations à leur sujet. Toutes ces pieces seront ensuite examinées par les officiers de la Société, & le prix ne sera adjugé que d'après leur rapport & celui des Médecins consultants qui y seront invités par des Lettres circulaires.

Le nom de celui qui aura remporté le prix sera publié dans la séance qui se tiendra le second Mardi du mois d'Août, jour anniversaire de la premiere assemblée tenue par la Société; & on proposera en même temps un nouveau programme.

Plumitif.

V°. Le Plumitif sera tenu de la maniere la plus exacte par le premier Médecin correspondant, en qualite de Secrétaire perpétuel; il prendra note de tout ce qui se passera dans les

affemblées. L'original reftera au Bureau de la Correfpondance, & une copie fera remife au Directeur, pour être préfentée au Miniftre, comme preuve de travail.

Le premier Correfpondant fignera & paraphera tous les certificats, extraits, approbations & ouvrages qui émaneront de la Société, & qui fortiront du Bureau de la Correfpondance.

VI°. L'intention de la Société eft de correfpondre avec tous les Médecins du royaume, & même avec ceux des pays étrangers, qui voudront bien feconder fes travaux. Dans ce nombre, elle en choifira quelques-uns auxquels, d'après le rapport de trois commiffaires, le Directeur accordera le titre d'Adjoint dans telle ville ou dans tel pays; alors il leur fera envoyé des Lettres fignées par le Directeur, & paraphées par le premier Correfpondant avec le cachet de la Société. Mais les feuls Médecins qui pourront prétendre à cette adjonction, feront ceux qui auront fait un ouvrage de Médecine pratique jugé très-bon, & approuvé par la Société, ou qui auront rendu des fervices effentiels dans le traitement des Epidémies, ou ceux enfin qui jouiront, dans une ville ou dans une univerfité de province, d'une réputation diftinguée. Indépendamment de ces Adjoints, qui feront partie de la Société & dont le nombre fera fixé, il y aura des correfpondants & des Médecins de généralité: ces derniers feront nommés par MM. les Intendants; la Société entretiendra avec eux un commerce particulier, & ils obtiendront le titre d'Adjoint, lorfqu'ils l'auront mérité par leurs travaux.

Adjoints en province, & Correfpondants.

VII°. Les Mémoires de la Société feront imprimés *in*-4°; ils contiendront trois parties très-diftinctes. La premiere renfermera l'extrait raifonné de plufieurs ouvrages de Médecine

Rédaction.

pris dans la classe des anciens & dans celle des modernes. La deuxieme offrira l'histoire des Epidémies & Epizooties qui auront régné pendant les années précédentes. La troisieme sera destinée aux Mémoires de Médecine pratique, qui traiteront d'autres objets que des Epidémies, & à ceux qui auront remporté les prix ou les *accessit*. Les deux premieres parties seront donc historiques; elles seront le résultat des extraits lus dans les séances précédentes par les Médecins ordinaires de la Société. Le premier Médecin correspondant, aidé par les travaux de ses confreres, membres de la même Compagnie, en sera le principal Rédacteur.

Chaque volume portera en tête les noms & la demeure de tous les Médecins dont les Mémoires, les Observations ou les Lettres auront contribué à sa confection.

Comme chacun de ces volumes demandera beaucoup de temps pour être travaillé convenablement, la Société prendra des arrangements pour donner, le plus souvent qu'il lui sera possible, connoissance au public de ses travaux, en publiant d'une maniere moins étendue, plus souvent répétée & plus à la portée de tout le monde, le résultat de ses assemblées, c'est-à-dire un abrégé des extraits qu'elle fera des anciens auteurs, de son jugement sur les ouvrages modernes, des Mémoires qui lui seront présentés, & de ceux qui lui seront envoyés par les Médecins des provinces ou par les Médecins étrangers.

Abus à réformer.

VIII°. La Société donnera la plus grande attention à la réforme des abus qui peuvent intéresser la santé des hommes, & même celle des bestiaux. Lorsqu'elle en aura connoissance, il sera nommé par le Directeur deux commissaires pour s'en occuper spécialement: ils en rendront compte dans les assemblées; mais les différentes démarches qui seront faites, & les représentations

cations qui feront adreffées au Miniftre, feront toujours au nom de la Société, en général. Toute autre difpofition auroit peut-être l'inconvénient de donner naiffance à quelque conteftation qui ne manqueroit pas de détruire la paix & l'égalité, fans lefquelles la nouvelle Société ne viendroit jamais à bout d'aucune entreprife utile.

IX°. Les affemblées d'émulation fe tiendront le Jeudi, depuis quatre heures après midi jufqu'à fix. Tous les Médecins feront invités à s'y trouver. Deux d'entr'eux feront principalement obligés d'y être préfents, & d'en diriger les travaux. Affemblées d'émulation.

Le nombre de jeunes Docteurs & Etudiants qui y feront admis fera fixé par le Directeur; & ils feront obligés de s'y trouver affidument. Pour cet effet, les deux Médecins ordinaires écriront les noms de ceux qui feront préfents, fur une feuille qui fera remife au premier Correfpondant, pour être examinée par le Directeur. Il leur fera diftribué différents travaux relatifs à la Médecine pratique, qu'ils feront tenus de faire avec la plus grande exactitude. Leurs ouvrages feront écrits lifiblement, & remis au premier Médecin correfpondant, qui aura foin de les conferver, & de prendre note du jour & du nom de l'auteur.

Les deux Médecins ordinaires qui feront préfents à l'affemblée d'émulation liront de plus, pour l'inftruction des jeunes Docteurs ou Etudiants, un ou plufieurs des Mémoires qui auront été lus précédemment dans les affemblées de la Société, & auxquels il eft bien à fouhaiter qu'ils ajoutent des réflexions & des explications relatives au fujet.

Lorfque les jeunes Docteurs ou Etudiants admis aux affemblées d'émulation partiront pour la province, il leur fera délivré un certificat d'exactitude par le Directeur de la Société,

Sa Majesté promettant en outre des encouragements à ceux qui se seront distingués par leur zele & par leurs services.

Médecins envoyés dans les provinces.

Xo. Lorsque les besoins publics requerront la présence d'un ou de plusieurs des Médecins ordinaires de la Société, dans les provinces, le Directeur nommera ceux qui devront partir.

Ceux des Médecins ordinaires qui seront envoyés par le Roi pour quelqu'Epidémie ou Epizootie, donneront, au moins deux fois par semaine, les détails de leurs opérations à la Compagnie qui leur fera parvenir ses avis. Les deux Eleves prosecteurs, attachés à la Société, seront envoyés, lorsque besoin sera, pour seconder leurs opérations.

Places vacantes.

XIo. Lorsque quelques-uns des Médecins ordinaires seront dans le cas de ne pouvoir plus se livrer aux travaux & aux voyages nécessaires pour remplir les devoirs de la nouvelle Société, ils voudront bien en prévenir quelque temps auparavant, afin que l'on puisse faire un choix plus réfléchi, & chercher avec plus de loisir une personne digne d'occuper leur place. Ils conserveront toujours le droit de présence; la Société les comptera toujours au nombre de ses membres, & ne cessera jamais d'avoir pour eux tous les égards dûs à leurs services.

Absence du Directeur.

XIIo. Lorsque le Directeur de la Société & Correspondance royale sera absent, il sera suppléé par le premier Médecin correspondant, conformément à l'article 3 de l'Arrêt du Conseil, du 29 Avril 1776, qui l'informera exactement de tout ce qui se sera passé dans les séances, & qui se conduira toujours d'après ses intentions; &, dans le cas d'ab-

ſence du Directeur & du premier Correſpondant, chacun des Médecins ordinaires, ſuivant l'ordre du Tableau, en fera ſucceſſivement les fonctions.

Signé CLUGNY.

La Lettre de M. le Contrôleur général, qui accompagne cet Envoi, eſt datée du 29 Juillet 1776; & la premiere aſſemblée de la Société a été tenue le Mardi 13 Août même année.



MODELE DES TABLES MÉTÉOROLOGIQUES.

1776.	Heures du jour.	Barometre.	Therm. extér.	Therm. intér.	Vents.	ETAT du ciel.
Août 9	Mat. 7	28 $1\frac{1}{4}$	13	15	S-O.	Ciel couvert, ciel ferein, en partie couvert. *NOTA*. Quand le thermometre marquera des degrés de froid au deffous de zéro, on l'indiquera ainfi par une ligne — 4.